

N. IORGA

□ □ □

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE,
ET L'INFLUENCE FRANÇAISE

CONFÉRENCES DONNÉES EN SORBONNE,
30 MAI 1-ER JUIN 1939.

□ □ □

BUCAREST

1939

N. IORGA

□ □ □

FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE,
ET L'INFLUENCE FRANÇAISE

CONFÉRENCES DONNÉES EN SORBONNE,
30 MAI 1-ER JUIN 1939.

□ □ □

BUCAREST

1939

Frédéric II, roi de Prusse, et l'influence française

Mesdames et Messieurs,

Je dois commencer par m'excuser. Il y a des époques où on peut inviter un public aussi distingué à entendre une conférence qui n'a pas d'attaches avec les préoccupations, si grandes, et les événements, parfois si douloureux, au milieu desquels nous vivons. Mais, ayant la prétention de ravir une heure à cet auditoire pour lui faire entendre des considérations, qui ne seront pas des plus favorables, sur la personnalité de Frédéric II, je vous prie de bien vouloir excuser l'abus que je compte faire de votre temps aujourd'hui et, si vous le voulez bien, demain.

Ces deux conférences font partie de toute une série que, depuis de longues années, grâce à l'aimable tolérance de mes collègues de la Sorbonne je présente sur l'histoire de l'influence française à travers le monde.

Si on peut employer un terme courant, dont on se sert très souvent dans une diplomatie qui ignore parfois l'histoire ou la comprend d'une autre façon que les historiens, je pourrais dire qu'il s'agit de l'„espace vital“ que la France s'est gagné. Or, se gagner un espace vital, cela se faisait, à une autre époque, par d'autres moyens que ceux employés aujourd'hui. Il fallait un grand effort de l'esprit, il fallait une nouveauté de pensée pour se faire une place plus large dans l'esprit des hommes, — ce qui est un peu plus difficile que de se faire une part toujours plus large dans la vie matérielle et dans le droit violé de ses voisins.

Je veux aujourd'hui montrer, en ce qui concerne la Prusse du XVIII-ème siècle, quelle a été l'influence française et de quelle façon cette influence française s'est-elle réfléchié dans la personnalité de Frédéric II, — que je n'appellerai pas : Frédéric le Grand. Je veux aussi faire voir quel est l'aspect de cette

pénétration de civilisation et quelle est la part qu'on pourrait attribuer, — part qu'on a beaucoup exagérée, au-delà même de toute mesure —, à Frédéric, roi de Prusse.

I.

Les jugements sur le „grand homme“.

Pour réunir les matériaux nécessaires à ces conférences, j'ai dû chercher non seulement dans des ouvrages très intéressants, mais d'un caractère accessible à un public beaucoup plus large que celui qui veut bien m'écouter, ouvrages agréables dont la lecture m'a apporté beaucoup de plaisir sans que j'y trouve parfois des renseignements nouveaux. Je dois citer, après l'ouvrage de Bourdeau (1900, 1902), celui de M. Gaxotte, qui ne s'arrête pas, comme tel autre ouvrage, tout récent, celui de M. Lafue, sur la seule vie privée de Frédéric II, mais je me suis adressé aux sources elles-mêmes, en commençant par Thiébault, qui était un commensal de Frédéric (être commensal, chez lui, cela ne signifiait même pas toujours bien déjeuner ou bien dîner, car à cette Cour de Prusse on soumettait la faculté de vivre sans se nourrir à des épreuves très dures).

J'ai eu aussi la bonne fortune de trouver ici, à Paris, dans les meilleures conditions, un exemplaire d'un excellent livre datant de 1788, qui s'appelle „Vie de Frédéric II“ et qui est un des meilleurs ouvrages, bien que depuis longtemps oublié, sur le roi de Prusse. Il contient aussi sur la vie privée de Frédéric II des renseignements qui sont de première main. Le quatrième volume est, aussi, très bien écrit, beaucoup mieux que les souvenirs de Thiébault. Dans *l'Histoire de Prusse* de Waddington et le beau livre de Lavisse sur Frédéric II avant son avènement on a ce que la science française a donné de plus important sur ce sujet.

Bien entendu, j'ai consulté en même temps ce que la science allemande a publié sur cet idole qui a été et est resté Frédéric II, — surtout les gros ouvrages de Preuss¹,

¹ *Friedrich des Grossen Jugend und Thronbesteigung*; *Friedrich der Grosse mit seinen Verwandten und Freunden*; *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*. Ensuite Fischer, *Geschichte Friedrichs II*. Aussi le petit livre, très original, de Wilhelm Wiegand, *Friedrich der Grosse*. Une foule de renseignements est dans le recueil de Dohm.

de Koser¹ et le livre d'opposition dû à Onno Klopp.

De cet examen, que j'ai cherché à pousser jusqu'aux derniers détails, des conclusions se dégagent et, bien entendu, je ne compte pas présenter ces détails. Je m'en tiendrai aux lignes générales et aux conclusions que ces lignes générales imposent.

Mais je dois commencer par expliquer le choix de mon sujet.

Frédéric II a été encensé, pendant longtemps, et continue à l'être, par des historiens et par des écrivains appartenant à toutes les nations, aux nations auxquelles il a fait du bien et aux autres. De fait, il commençait par le soin de sa propre personne, car je peux dire, dès le commencement, que Frédéric n'a été que l'admirable administrateur d'un pays qu'il considérait, par dessus la nationalité à laquelle ce pays appartenait, comme sa propriété personnelle². Alors, comme jamais on n'a traité un éleveur de lapins en grandes proportions comme un homme très distingué, on peut oser dire que Frédéric II, qui n'a fait qu'une espèce d'admirable *Menschenzucht*, — qui correspondait à la „*Kaninchenzucht*“ des lapins — a été un parfait administrateur, mais cela ne suffit pas pour le décréter d'emblée comme un des plus grands hommes de toute l'histoire, comme on a coutume de le faire.

Pour le moment, c'est seulement une affirmation que je risque, mais je crois que les preuves que je fournirai seront suffisantes pour convaincre ceux qui conservent des illusions sur Frédéric en tant que „grand homme“ au vrai sens du mot, que bienfaiteur de l'humanité et surtout grand ami de la nation française.

Je dois dire que je ne suis guère influencé par les contingences actuelles, étant donné qu'il s'agit du représentant d'une grande nation avec laquelle nous vivons dans de bonnes relations, qui veut bien vendre des machines en Roumanie et y acheter du blé, et nous sommes aussi à une époque de sympathies mercantiles.

En tout cas on ne peut pas s'ériger en adversaire de principes d'une si grande figure : mon rôle serait de beaucoup trop mo-

¹ *König Friedrich der Grosse*, Stuttgart, 1893, 1903. Cf. aussi, dans l'immense bibliographie, E. Reimann, *Neueste Geschichte des preussischen Staats*.

² Cf. cette exclamation (12 mai 1773) : „Ich habe kein Geldt und wer kan alle Tage solche fonds zu fabriquen geben? Das kan der Montesuma nicht einmah!“

deste pour essayer de le dénigrer : j'ai seulement la prétention de faire voir dans les sources quel a été son vrai rôle.

Voyons la façon dont il a été jugé jusqu'ici.

On a beaucoup de témoignages émanant de ses contemporains de différents pays. Il y a là-dedans des choses caractéristiques, et j'oserai même dire, si on peut passer par dessus la dignité, un peu chiffonnée aujourd'hui, de l'histoire, qu'il y a des caractéristiques assez amusantes de Frédéric II.

Parmi elles quelques-unes pourraient être présentées dans ce cadre, pourtant si étroit. Commençons par des écrivains allemands.

Frédéric II a eu toujours une très mauvaise idée de la littérature allemande, bien qu'il ait fini par écrire un ouvrage sur ce sujet. Ce n'est pas la première fois qu'on fait un ouvrage sur un sujet qu'on méprise. Il l'a fait, allant jusqu'à proposer certaines réformes en ce qui concerne la grammaire allemande.

Il jugeait que la langue allemande n'est pas aussi propre que le français pour la littérature, parce que, entre autres défauts, elle a des verbes qui finissent dans une tonalité obscure. Comme on dit „schreiben“, „lesen“, il faudrait y ajouter quelque chose pour vocaliser, et il était d'avis qu'on pourrait y ajouter un „a“ final.

Bien entendu, les littérateurs allemands ont eu le bon sens de ne pas accepter cette réforme. Mais Frédéric II restait parfois indigné du manque de goût dans la littérature allemande courante. Par exemple, quand Goethe donna son *Goetz von Berlichingen* le roi de Prusse considéra le drame comme une présentation brutale de ce que le moyen-âge peut avoir de plus dur. Et cependant Goethe manifesta, au moins une fois, son admiration pour le grand roi¹. Ce qui, du reste, ne l'empêcha pas, lorsqu'il parut, avec son Grand-Duc de Weimar, à Potsdam en 1778, de montrer son dégoût pour le mélange d'or, d'argent, et de marbre avec les rideaux déchirés, les singes et les perroquets, les „chiens“ qui étaient les favoris et parasites (*Lumpenhunde*)².

¹ *Ibid.*, p. 6.

² Sein Gold, Silber, Marmor, Affen, Papageien, zerrissene Vorhänge... Über den grossen Mann seine eigenen Lumpenhunde räsionieren hören... Je grösser die Welt, desto garstiger die Farce; *Das Buch von der Nachfolge Goethes*, 1913.

Mais, pour Frédéric, plusieurs fois, la littérature allemande a été mauvaise, puis tolérable; elle aurait pu redevenir mauvaise à la première occasion.

Parmi les Allemands encore, voici une opinion qui me paraît digne d'être citée. Il s'agit de Johannes von Müller, le grand historien de la nation suisse, qui était Allemand de sang, Allemand de langue, n'était pas sujet du roi de Prusse et n'appartenait pas même à cette sujétion politique des Allemands des différents États à ce moment.

Il voulait être pris au service de Frédéric, désirant entrer dans son Académie, cette Académie qui, comme on le sait, était composée presque uniquement de Français, le président étant Maupertuis, qui a eu à se louer, — mais pas toujours —, des attentions que le roi avait pour lui.

Pour se faire bien venir, von Müller a cru nécessaire de traduire quelques chapitres de son oeuvre principale en français, sachant que Frédéric ne voulait pas lire l'allemand, et il y ajouta des renseignements sur Berne et sur les troubles de Genève. Il se présenta donc devant le héros, car, comme on le verra, c'est le héros qu'on cherchait à tout prix et qu'on voulait absolument trouver, et son admiration dépasse toute limite; il dit dans une lettre à un ami, de sorte qu'il ne s'agit pas d'une publicité intéressée¹: „Frédéric II est mon héros. Il est beau en tout et son armée est puissante“. Et puis il ajoute: „l'expression de son visage était pareille à celle du dieu de Cythère²“.

Il faut croire qu'il exagère un peu parce que Frédéric II, qui se sentait très faible et crachait le sang depuis sa jeunesse, continuant à le faire jusqu'à la fin, ce qui a contribué à l'accélérer, était un homme d'une taille moyenne, avec des yeux un peu trop à fleur de tête; son visage était déjà totalement ravagé vers cinquante ans; de plus, il tenait la tête de côté, ce qui n'était probablement pas le cas pour le „dieu de Cythère“. Mais, lorsqu'un historien cherche une place, il peut avoir de ces illusions visuelles.

¹ Wilhelm Hoffner, *Johannes von Müller*, dans le *Jahrbuch der illustrierten Monatshefte*, XIX, p. 245 et suiv.

² Friedrich ist mein Held, schön Alles und stark sein Heer .. Der Ausdruck seines Gesichts war gleich dem des Gottes von Cythera.

Continuons la lecture de cette lettre de Müller à son ami Bonstetten : „Je n'ai jamais vu un vieillard si jeune, des yeux si pleins de flamme, des traits plus fins, un visage si doux ¹“.

On dirait que c'est tiré d'une lettre de jeune homme qui désire épouser une personne des charmes de laquelle il est totalement épris.

Et, puis, comme on était à l'époque de Jean Jacques Rousseau et très disposé à des divagations sentimentales, époque des hommes sensibles, voilà ce qui suit :

„O, Frédéric, Frédéric, je n'oublierai jamais comment je t'ai vu à ce moment. Je me rappellerai toujours avoir contemplé „César et Alexandre“, les deux. „J'aime le roi. Mes yeux sont „pleins de larmes quand j'écris cela ²“.

N'oublions pas cependant que se créant le fétiche héroïque, qui lui est indispensable, dans la personne de Frédéric, von Müller a été ensuite le flagorneur de Napoléon. Seulement, il a trouvé tout de même, lorsque Napoléon était à Berlin, le moyen de le réunir dans son adoration à Frédéric, apaisant ainsi les sentiments nationaux des Allemands. Frédéric en arrivait à n'être plus, comme héros ³, que l'ébauche de Napoléon.

Maintenant il y a aussi l'opinion, tout à fait intéressante, de Frédéric lui-même sur le déjà célèbre Johannes von Müller, recommandé par Diderot. Il dit à son hôte français :

„Votre sieur Mayer“ (il avait oublié le nom de Müller et lui avait substitué celui-ci) „a été ici. Je confesse que je l'ai trouvé „très aux minuties. Il a écrit un résumé d'histoire universelle où „il répète avec soin ce que d'autres que lui ont mieux dit.“

C'est la chose qu'on fait généralement dans le domaine de l'histoire : il arrive rarement que ce soit mieux dit que par les prédécesseurs, mais il faut un livre nouveau.

„Si on ne veut que recopier, on finira par augmenter infini-

¹ Bonstetten, ich sah nie einen so jugendlichen Greis, so feurige Augen, feinere Züge, ein sanfteres Gesicht.

² „O Friedrich, Friedrich, ich werde nie vergessen wie ich dich in diesem Augenblicke sah, mich ewig erinnern dass ich Cäsar und Alexander gesehen habe. Ich liebe den König. Meine Augen stehen voll Thränen, indem ich dir dies schreibe.“ Plus loin : „Viel Anmuth und Geist, Würde, bezaubernde Güte“ ; *ibid.*, pp. 248-249. Goethe traduisit l'éloge de Frédéric par Müller,

³ *ibid.*, pp. 252-253 : „Les Français que j'ai tant chéris“.

ment le nombre des livres, sans que le public y gagne quelque chose. Le vrai génie ne s'arrête pas aux minuties¹.”

Si Goethe a admiré un roi qui n'était pas le sien, car le grand poète du siècle n'appartenait, à proprement parler, à aucun des États allemands de cette époque, ayant seulement la passion de l'humanité, de sorte que sa conception passait par dessus les pays et par dessus les nations et, évidemment, il n'avait aucun intérêt à manifester cette opinion, le grand homme politique anglais Pitt, s'inclinait aussi à la même époque, devant ce glorieux prince protestant².

Quant à la façon dont ce favori de l'opinion publique parisienne a considéré la France et la nation française, des échantillons serviront, je le crois, à éclaircir la question et à faire disparaître cette illusion, si répandue, qu'il a été „le plus Français des Français“ du XVIII^e siècle et que jamais son coeur, si sensible, ne s'est séparé de la nation française, sinon de ce beau pays de France que par deux fois il a voulu personnellement connaître.

Cette vie de Frédéric II publiée en 1788 que je viens de citer et dont les auteurs, — je crois en effet qu'ils étaient plusieurs, — étaient des Français, le présente de cette façon :

„Homme immortel, avec ses grandes qualités de guerrier, de „père de son peuple et d'homme de lettres, le plus grand homme „qui ait peut-être existé, le plus heureux et le plus glorieux des rois“.

Voici maintenant l'opinion de Mirabeau, dont les pages sur la Prusse au moment où disparaissait Frédéric dépassent de beaucoup la pensée artificielle et „typique“ de l'époque. Il présente profondément impressionné la mort du „héros qui rendit le monde muet d'étonnement“³.

Le même sentiment se rencontre chez Helvétius, le „philosophe“ qui a visité la Cour de Prusse, où on a voulu même le

¹ Ihr Herr Mayer ist hier gewesen; ich gestehe dass ich ihn sehr für das Kleine finde. Er hat einen Abriss der Universalgeschichte geschrieben in welchem er sorgfältig wiederholt was Andere besser als er gesagt haben. Will man bloss nachschreiben, so wird man die Zahl der Bücher ins Unendliche vermehren ohne dass das Publicum etwas gewinnt. Das wahre Genie hält sich nicht bei kleinlichen Untersuchungen auf.

² Klopp, ouvr. cité, II, p. 34.

³ Cf. *ibid.*, p. 304 et suiv.

retenir, et il a refusé non sans raison, car Frédéric avait une façon d'inviter, mais aussi une façon, bien différente, de faire partir ses hôtes, les hommes de lettres en première ligne, bien qu'aussi les souverains, auxquels il ne manquait pas de dire, s'il en était besoin, qu'il avait entendu parler de leur intention de s'en aller et peu de personnes eussent résisté à cette invitation si délicate. Or, Helvétius dit ceci : „Frédéric II est un homme dont on n'a pas idée et fort supérieur encore à ce qu'on imagine ¹“.

Et, un peu plus tard, quelqu'un qui s'appelait Joseph de Maistre proclame Frédéric „un grand Prussien“, mais il est vrai qu'il ajoute : „Amoral, insouciant du juste et de l'injuste, volontairement ignorant du droit d'autrui, n'ayant que du mépris pour la loi du bien et du mal“.

Il est vraiment extraordinaire combien tout cela est prophétique si on considère le développement ultérieur des circonstances.

Je m'arrête ici. Je pourrais aller plus loin et citer les opinions des Français qui se sont occupé plus récemment de lui. Voici par exemple M. Lafue, qui prétend voir dans Frédéric II non seulement un grand homme, mais „un coeur sensible“, un coeur très sensible. C'est pourquoi il a fait les deux guerres de Silésie ; c'est pourquoi il a participé au partage de la Pologne ; c'est pourquoi il aurait voulu s'emparer de la Bavière. Des preuves irréfutables d'un coeur extrêmement sensible. L'écrivain français que je viens de citer va jusqu'à donner de ce coeur si sensible cette définition : „Frédéric devient fréquemment, dans le parc de Sans-Souci, un rêveur mélancolique auquel il arrive de pousser la plainte nostalgique de Mignon...“ Et, plus loin : „...Tour à tour Werther...“, — Werther, comme martyr de sa passion —, „...et Marc-Aurèle, pleurant lorsqu'il récite des vers de Racine...“

Or, il est bien certain qu'il arrivait à Frédéric de pleurer lorsqu'il lisait des vers, mais c'étaient les siens, ce qui présente tout de même une différence sensible avec l'admiration larmoyante des oeuvres d'autrui. Et l'éloge continue par cette finale : „S'il n'avait pas été un grand roi, il aurait été un grand homme : un homme tout court...“

Voici les opinions qui concernent Frédéric II en tant que

¹ *Les plus belles pages d'Helvétius*, éd. Keim, p. 293. Il venait de recevoir, à l'occasion d'un concert au château, une boîte en or et en émail, ornée de pierres précieuses.

roi, en tant qu'écrivain, en tant que coeur sensible, capable d'inspirer les meilleurs sentiments à tous ceux qui l'ont connu, et dont certains ont persévéré chez lui, tandis que d'autres se sont empressés de partir au bout de peu de temps.

Passons maintenant à ses sentiments pour la France. Je répéterai cette opinion, qui a été émise par un bon Français de France : „Jamais Français de France ne fut plus Français que ce prince royal de Prusse..“

Ceci parce qu'il a épargné à Rossbach les Français. Les trouvant devant lui pendant cette seconde série de ses guerres, il s'est montré attristé d'avoir à combattre des guerriers qui avaient été jadis les associés de sa politique. On mentionne aussi le fait qu'après la bataille gagnée contre Soubise, contre le commandant plutôt que contre l'armée, — car il y a en effet des victoires qu'on gagne contre une armée, et elles sont plus difficiles, les plus difficiles étant les victoires sur toute une nation, mais les plus faciles les victoires sur un général incapable, comme c'était bien le cas pour Soubise —, comme il y avait un certain nombre de prisonniers français, il les envoya à Berlin, en recommandant, en galant homme qu'il voulait être devant l'opinion de Paris, qu'ils soient même admis à la Cour.

Ajoutons qu'on fit un très mauvais choix. Se trouvant dans les salons de la reine, que Frédéric voyait une fois par an, une demi-heure, le jour de son anniversaire, ils se sont mis à casser des noisettes, et se sont livrés aussi à d'autres divertissements qu'il a bien fallu leur interdire. Puis ils ont affiché à Berlin toute une liste des personnes féminines de la Cour, en ajoutant des renseignements sur leur compte, de sorte qu'on a dû bien les envoyer ailleurs.

Ceci serait cependant une preuve de son amour pour la nation française.

En seconde ligne, celui qui a tant médité, pendant une grande partie de sa vie, de la littérature allemande, affirmant que „ces poésies du XII-e, XIII-e, XIV-e siècles ne valent pas le papier“, que, dans sa bibliothèque, „il ne souffrira pas de produits aussi méprisables“, „les jetant loin de lui“, celui qui a présenté la langue de la nation à laquelle il appartenait comme un jargon „à demi-barbare, divisé en autant de dialectes que l'Allemagne contient

de provinces“, se résumant dans cette formule : „langue brute“, celui qui a considéré, Shakespeare y compris, Goethe et Lessing, dans leurs oeuvres destinées au théâtre, comme des auteurs d’„abominables tragédies, de „farces ridicules, dignes des sauvages du Canada“, Goethe n’ayant donné que des détestables imitations des mauvaises pièces anglaises, pleines de „dégoûtantes platitudes“¹, ce critique si difficile à satisfaire a *cultivé la littérature française*.

Je ne m’occuperai pas de cette partie de son activité, qui a sans doute une valeur qu’il ne faut ni trop priser, ni déclarer que c’est un simple plagiat de la littérature poétique française de l’époque, car il y a différentes façons de plagier, et, si on peut découvrir de fait un vrai plagiat dans le style de beaucoup de ses vers, c’est cette espèce de plagiat élégant qui ne peut être soumise à une critique aussi dure que l’autre. Il a pratiqué le métier de poète français, étant aidé, bien entendu, par son ancien précepteur, que je vous présenterai bientôt, puis, et essentiellement, par Voltaire, qui passait, pendant son assez long séjour en Prusse, deux heures par jour à corriger les produits intellectuels de son souverain et maître, auquel il était attaché comme chambellan, avec le droit de porter la clef et le privilège, très sensible pour son amour du gain, de recevoir une somme assez importante pour son travail, comme „surauteur“ de l’auteur royal qui offrait, non sans un sentiment de douloureuse humilité, ses produits à l’appréciation et à la correction du grand homme de lettres français.

S’il ne s’agit que de cela, oui, Frédéric II aimait bien la France. Mais, lorsqu’il s’agissait de caractériser la nation, ses opinions étaient un peu différentes.

Je demande pardon à un auditoire français de devoir citer deux de ses appréciations.

Lorsqu’il a quitté, comme prince royal, les États de son père pour aller voir ce que c’est que le monde occidental de langue française, il a raconté ce voyage, qui lui a fait connaître des régions jusque là inconnues, dans un poème où il y a des parties en prose et d’autres en vers. On y trouve ce passage :

„Le peuple fou, brusque et galant,

„Chansonnier, insupportable,

¹ Onno Klopp, *Frédéric II et Marie-Thérèse*, II, pp. 260-262.

„Superbe en sa fortune, en ses malheurs rampant,
D'un bavardage impitoyable,
Pour cacher le creux d'un esprit ignorant“.

C'est assez aimable, mais il continue :

„Léger, indiscret, imprudent“.

Mais, finit-il par dire à celui qu'il voulait flatter en le détachant de la nation à laquelle il appartenait : „des vils Français, vous n'êtes pas du nombre“. Il s'agit de Voltaire, et celui-ci accepte l'hommage.

Enfin, pour couronner cet éloge : „Vous pensez, ils ne pensent pas“.

Plus tard, lorsqu'il trahit l'alliance avec la France, alors que l'armée de Belle-Isle et de Broglie était en Bohême et il avait trouvé le moyen d'épargner les Autrichiens, leur indiquant le chemin qui mène aux Français seuls, pour leur infliger une défaite pareille à celle qu'il avait infligé lui-même à ces mêmes Autrichiens, il y eut à Paris une profonde indignation, qui a laissé des traces aussi dans les rapports diplomatiques de l'époque¹. Quelqu'un s'est trouvé alors pour avertir cet allié des sentiments, bien explicables, que son attitude avait provoqués dans le monde à l'opinion duquel il tenait. Quelqu'un lui a donc décrit la rage des Parisiens contre sa Majesté, „rage qui est sans mesure et se traduit par des expressions que je n'oserais pas reproduire sans son ordre exprès“.

On ne sait pas si ces expressions même ont été reproduites devant lui, qui avait l'habitude de ne pas trop accepter des critiques. Par exemple, lorsqu'un de ses soldats fut apostrophé par Frédéric, qui lui demandait : „de quel cabaret sortez-vous?“ et l'interpellé répondit en indiquant une bataille dans laquelle le roi avait été battu : „C'est Votre Majesté qui a payé l'écot“, il n'a pas trop goûté la repartie.

Ce grenadier était peut-être un Français, car la plus grande partie de l'armée prussienne était composée, non pas de sujets prussiens, mais d'étrangers, qu'on prenait de tous côtés et qui formaient un amalgame capable d'être conduit à la victoire seulement par des moyens d'autorité, qui ont été employés

¹ Nous renvoyons au livre de Broglie, qui emploie les papiers mêmes de son antécédent.

aussi, du reste, plus tard, et c'est ce qui l'a forcé à dire, à un certain moment : „je suis fatigué de faire des héros à coups de bâton“.

Lorsqu'il s'est entendu donc répéter ce que les Parisiens pensaient de lui, il a répondu : „Je m'embarrasse très peu des cris des Parisiens. Ce sont des frelons qui bourdonnent toujours ; leurs brocards sont comme les injures des perroquets. Leurs décisions sont aussi grandes que les décisions des sapajous sur des matières de métaphysique“. La date : 25 juillet 1742.

Je m'étonne que les auteurs français qui ont écrit sur Frédéric II aient toujours négligé ces appréciations qui, sans doute, ne sont pas agréables, mais servent à caractériser le personnage dans son attitude envers la France et envers le peuple de France.

Vers la fin de ses jours, il disait enfin : „Si je pouvais rajeunir, je ferais divorce avec les Français pour me ranger, au point de vue littéraire, du côté des Anglais et des Allemands“¹.

Voilà ce que je peux vous dire en ce qui concerne l'opinion qu'on a eue de lui.

II.

Origines de l'influence française en Prusse.

Je vais essayer, maintenant, de montrer, — et il me sera très facile de le faire —, que le rôle qu'on attribue à Frédéric II, ce grand rôle qui aurait été celui d'introduire en Prusse, et plus loin en Allemagne, le culte des lettres françaises et la sympathie pour la civilisation française, n'existe pas. *Il a trouvé une influence française beaucoup plus ancienne et représentée par des hommes dont l'état moral était très souvent supérieur au sien.*

D'où vient donc cette influence française, dans ces régions qu'on appelle la Prusse, mais qui étaient composées d'une douzaine de provinces qui ne tenaient pas ensemble, comme il le reconnaissait lui-même² ?

Car, lorsqu'on dit „Frédéric, roi de Prusse“, on croit que la Prusse était un État. Non. C'était, d'abord, la Marche de Brande-

¹ Les passages surtout dans Thiébauld, qui remplit à son égard, mais sans la même précision, le rôle d'Eckermann auprès de Goethe.

² Mes États sont des pièces rapportées ; Onne Klopp, ouvr. cité, II, p. 331.

bourg, puis les provinces du côté de l'Occident, du côté de Clèves, et Frédéric voulait avoir aussi Berg et Juliers, des fiefs d'Empire qu'il croyait devoir lui revenir aussi.

Tout cela était absolument disparate, et le roi lui-même n'a pas été capable d'en faire un État.

S'il a essayé cependant de le faire, ce n'est pas par sa pensée personnelle ; c'est par ce qu'il a emprunté à la Monarchie française, comme on le verra plus loin.

On a trouvé la „philosophie“ politique de ces États si dispersés dans l'oeuvre de Louis XIV : dans ce monde d'origine si différente, aux aspects si divers, il y a eu donc une pénétration française qui est beaucoup plus ancienne même que l'époque du Grand Électeur.

Cette influence fut très forte, bien que le Grand Électeur n'eût été que le continuateur des grands seigneurs prussiens du moyen-âge : le plus grand parmi tous les autres, un acquéreur de territoires, un acheteur d'hommes, comme un grand Nemrod des chasses humaines qui formaient sa principale distraction et le principal but de sa vie.

Il avait lui-même pour Louis XIV une profonde admiration, qu'il manifeste même dans son testament.

Il nous faut donc remonter au Grand Électeur, jusqu'au milieu du XVII-e siècle, pour trouver l'origine de cette influence.

Plus tard, des Français sont venus d'eux-mêmes dans ces régions. Ils n'ont pas été appelés, mais, aussitôt arrivés, y ont formé la partie la plus élevée, la plus capable de fonder une bourgeoisie, d'introduire une industrie, de chercher des liens de commerce un peu partout, de la population.

Ainsi, il y a eu une conquête de la Prusse par plusieurs émigrations françaises : Voilà la formule.

On sait la part qu'y eurent les calvinistes. Ceux qui ont dû quitter la France, par scrupule de religion, devant les persécutions de la mauvaise politique de Louis XIV, et se réfugier ailleurs n'étaient pas cependant les premiers qui venaient dans ces régions.

Il y a eu, pour ainsi dire, un *courant pré-calviniste, composé, cependant, en grande partie, de réformés aussi.*

Il faut donc considérer d'abord cette ligne de pénétration pacifique.

Après la première poussée seulement il y a eu ces calvinistes, très nombreux, qui *ont transformé la Prusse*. Berlin était, avant cette apparition des Français, une ville de 6.000 habitants, — pas plus que cela —, pour la plupart pauvres et incapables de créer quelque chose, de sorte que la capitale prussienne ne résulte pas d'un développement organique : c'est une création française. On ne le dirait guère en considérant ce qui est arrivé plus tard, mais, à l'origine, il y a eu quelque chose de ce génie français qui était à cette époque, — comme le long du moyen-âge aussi, d'ailleurs, — une des formes les plus nobles de l'influence qu'une nation peut exercer sur une autre.

Ils ont été bien accueillis dès le commencement. On leur a accordé de larges privilèges. Il y a toute une bibliographie sur ces Français fixés en Prusse¹, qui appartenaient à différentes branches d'occupation ; ils dépassaient les sujets de Frédéric I-er, grand-père de Frédéric II, et, du reste, ce premier roi lui même parlait mi-allemand, mi-français.

Ils jouissaient du droit de grande et de petite justice, avec des Cours d'appel à Berlin. Ils avaient leur Hôtel de Ville, leur Collège, leur Consistoire, leur Commission ecclésiastique, leur hôpital et leur hospice, leur „bureau d'adresses“, leur commissariat, en vertu de privilèges écrits, en français même, scellés, conservés scrupuleusement.

L'église de Gendarmenmarkt reproduit celle de Charenton, et le même type a dû être copié pour celle de Magdebourg. En 1721, les Français naturalisés —, et ils en eurent le droit dès le début —, étaient exemptés de tout impôt pendant quinze ans, ainsi que de l'obligation d'héberger les soldats.

Sans doute, Frédéric II a été le grand créateur de casernes et le premier à épargner aux habitants cette obligation de loger les soldats ; il a fondé ces grands établissements militaires qui servent

¹ Erman et Recham, *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les États du roi*, Berlin 1782 ; Stricker, *Zur Geschichte der französischen Colonien in Deutschland*, dans le *Historisches Taschenbuch* de Raumer ; Beheim-Schwarzbach, *Hohenzollernische Colonisationen*, Leipzig 1874 ; Béringuier, *Die Colonielisten von 1699*, Berlin 1888. A côté des trois volumes de Tellin pour Magdebourg (1886-1889) et de Muret pour le Brandebourg (1888). Le terrain a été exploré par Waddington et par Lavisso,ouvr. cités.

à les contenir. Mais, dès le commencement du XVIII^e siècle, sur les Français seuls ne pesait pas cette charge qui, à la même époque, rendit si impopulaire chez les vieux colons saxons de Transylvanie le régime autrichien.

On permettait à ces Français de Prusse de ne pas payer d'impôt sur leur métier, leurs maisons, leurs terres. Ils jouissaient donc d'une immunité absolue. En plus, à Stettin, les enfants français nés là jouissaient d'une situation spéciale¹.

A ces Français s'ajoutaient des Vaudois, des Wallons, des Suisses, venus de toutes les provinces romanes de la future confédération, des Savoyards. On comptait 10.000 Français de langue en 1699. Un peu plus tard, la proportion de l'élément français avait doublé. Sous Frédéric I^{er} il y avait donc tout un monde de travailleurs spécialisés appartenant à une bourgeoisie fière et bien décidée à défendre sur cette nouvelle terre les droits qu'ils avaient su garder pendant un siècle dans leur ancienne patrie.

Mais, à côté des colons antérieurs à la révocation de l'Édit de Nantes et de ceux qui sont venus par suite des conséquences de cet Édit, il y avait aussi, dès lors, des hommes de lettres accourant sous la protection d'une personne qui, à la Cour de Prusse, a représenté le mieux un esprit européen de beaucoup supérieur à ces moeurs encore rudes et presque barbares qui ont duré à Berlin même sous le règne de Frédéric II. Cette personne dont le rôle a été si important dans la pénétration de l'influence spirituelle française c'est Sophie-Charlotte de Hanovre, femme du premier roi de Prusse, compagne charmante de ce prince ridicule par son aspect physique, par ses prétentions, par son luxe, par les cinquante cuisiniers qu'il entretenait, car son goût se bornait à cela².

Sophie-Charlotte de Hanovre descendait, par la Princesse Palatine, de la dynastie des Stuarts. Il y avait donc du sang de la reine tragique et douloureuse dans l'insensible, le moqueur Frédéric II également.

Le Hanovre, comme la Westphalie napoléonienne ensuite, doit être considéré comme une province du monde germanique

¹ Moreau de Jonnés, *La Prusse, son progrès politique et social*, Paris 1848, p. 43 et suiv.

² Moreau de Jonnés, ouvr. cité.

regardant plutôt du côté de l'Occident, ainsi que les régions rhénanes aussi.

Devenue un instrument de civilisation plus avancée dans ce milieu qui lui était de beaucoup inférieur, cette princesse, qui avait favorisé Leibnitz, était considérée un peu comme entichée de philosophie et on disait qu'elle était toujours préoccupée de savoir „le pourquoi du pourquoi“.

Elle avait fait venir beaucoup de Français : François de Jaucourt, un baron de Larrey, qui était son lecteur et son bibliothécaire, un abbé Moro, un de la Bergerie, un du Rocher, „intendant des plaisirs de Sa Majesté“, un La Rosière, un Lenfant, un Beausobre, un Toland, un Désalleurs¹. On représentait à cette Cour, — à cette époque le roi le permettait ; ce sera autre chose sous son fils, si peu semblable, Frédéric-Guillaume I-er, — des tragédies de Corneille, de Racine ; ainsi : *Britannicus*, *Les Femmes Savantes*. Même des comédies de Molière. Ceci en dehors des ballets italiens et des opéras.

Le philosophe le plus à la mode à ce moment, à cause de ses critiques d'un caractère si négatif, Bayle, était très bien considéré à la Cour de Prusse.

Et même Frédéric Guillaume I-er, le père de Frédéric II, a été élevé, naturellement, à la française.

Ce pauvre roi-soldat, ou „roi sergent“, si caricaturé, grâce sinon à son fils, à sa fille, la bavarde margrave Wilhelmine, qui elle aussi avait la plume vive, cet „homme-machine“ de Mirabeau, doit être un peu relevé², car la façon, poussée au dernier burlesque, dont on le représente ne correspond que jusqu'à un certain point à ce qu'il a été en réalité.

Car ce fut un homme très religieux, très respectueux de tout ce qui touchait à son calvinisme, un piétiste fervent³. Seulement, lorsque des prêtres paraissaient au moment où il passait la revue de ses troupes, il les chassait à coups de bâton : c'était sa façon de commander à quelqu'un de vider la place. Il lui arrivait même de traiter de la même façon des magistrats dont la sentence lui

¹ Waddington, ouvr. cité, p. 144 et suiv.

² Cf. Förster, *Friedrich Wilhelm I.*, 3 vol., 1835-1838.

³ Voy. Ritschl, *Geschichte des Pietismus*, 3 vol., 1880; Kayser, *Christian Tomasius und der Pietismus*, Hambourg 1900.

paraissait avoir été injuste ou qui lésaient certains de ses intérêts : il entra alors au milieu du tribunal avec son fameux bâton de Justice et les faisait déguerpir.

Dans l'éducation de Frédéric II on sait bien que la distribution des coups de bâton était presque journalière et que, par dessus cela, le père avait la tentation d'étrangler sa famille, sauf, bien entendu, la reine, cette seconde princesse de Hanovre, maintenant de nuance anglaise, pour laquelle il avait un certain respect ; pour les autres, il recourait, au besoin, aux rideaux de la chambre.

On sait bien la façon dont il a puni Frédéric lui-même d'une escapade. Le jeune prince avait désiré aller en Occident, passer par la France en Angleterre, considérée un peu comme la patrie de son mère. Il avait été conseillé par ses amis von Keith et von Katt : celui-ci, qui connaissait mieux à qui il avait à faire, s'est enfui. L'autre se laissa prendre. Il fut jugé et condamné à mort, ainsi, d'ailleurs, que Frédéric. Il a fallu l'intervention du représentant de l'Empire pour sauver ce dernier. A grand'peine son père, qui suivait le terrible exemple de la brute de génie qu'était Pierre de Russie, encore un „le Grand“, consentit enfin à ne pas se débarrasser par le moyen du bourreau d'un fils insoumis. Mais von Katt a été exécuté sous la fenêtre où des grenadiers fixaient le prince lui-même, afin qu'il voit tomber la tête de l'ami qui, soumis dignement à un pareil sort, lui adressait ses dernières paroles. Pendant toute sa vie, Frédéric gardera le souvenir de cette scène atroce, mais, convaincu que, selon leur façon de penser „en rois“, son père avait raison, il n'a pas rappelé l'autre, qui était passé en Hollande pour n'en revenir donc jamais.

Il ne faut pas oublier non plus pour mieux connaître l'homme par le mauvais côté l'histoire d'une jeune personne, fille d'un petit bourgeois de Berlin, avec laquelle le prince Frédéric organisait de modestes concerts à deux, lui jouant de la flûte, dont le goût et l'ambition ne le quittèrent jamais, et elle du piano. Frédéric-Guillaume s'en aperçut et il fit fouetter la jeune musicienne à travers les rues de Berlin, pour la faire enfermer dans une maison de correction. Et, encore une preuve du manque total de gratitude de la part d'un monarque qui n'a jamais aimé vraiment que ses chiens : lorsque Frédéric est devenu roi, il fit à cette petite amie de ses joies de dure adolescence

une toute petite pension pour la récompenser de son amour et de ses souffrances.

Mais Frédéric-Guillaume était au fond un très honnête homme. Cette honnêteté le distingue de son fils, dont était honnête le seul travail et le sens du devoir.

Le père, lui, travaillait du matin jusqu'au soir. Il a créé une grande armée, recrutée au Hanovre, en Saxe, en Bohême, avec ses „longs“ qu'on lui apportait de partout, au prix de 2 000 écus l'homme ayant au moins six pieds. Il est resté fidèle, quand même, par tradition, à l'Empire. Il n'a pas cherché noise à ses voisins. Voici déjà des éléments qui doivent concourir à former sa vraie psychologie.

Ajoutons ses réformes nombreuses, et non seulement dans le domaine militaire. Il fut le destructeur d'une féodalité encore tenace, rendant libre le mariage des paysans; il toléra que les bourgeois s'en prennent à ses casernes, il en attira de nouveaux éléments aussi de Moravie, du Palatinat, interdisant aux Juifs le commerce et respectant les corporations; il copia les procédés de travail des tapissiers de Bruxelles et protégea les drapiers¹; il fonda des hôpitaux et protégea le travail; il imita la police et l'édilité de Paris.

Le testament de Frédéric-Guillaume est très beau. Un peu ridicule pour une part, car il s'occupe des moindres détails: il fixe le costume que doivent porter toutes les personnes qui participeront à ses funérailles, l'endroit exact où on placera son cercueil dans l'église, ce qu'on distribuera comme aliments et comme bière aux soldats qui auront participé à cette solennité. Rien ne manque. On voit bien que c'est, lui aussi, — modèle pour son fils —, un excellent administrateur, même *post mortem*.

Mais en même temps il dit espérer que ses mouvements de colère (il employait ce terme) seront pardonnés par Dieu, étant donné qu'il a toujours été un mari fidèle à sa femme et un bon gouverneur de ses États.

Il croyait prévoir ce que cela peut signifier dans le jugement qui nous attend dans l'autre monde. Seulement il pouvait bien se tromper, parce que tant de coups de bâtons accumulés, plus la condamnation à mort de son fils, pouvaient peser beaucoup

¹ Moreau de Jonnés, ouvr. cité, p. 43 et suiv.

plus que ses sentiments de religion et cette fidélité à sa femme qui lui était imposée aussi par le caractère assez revêche de la dame. Car c'était une princesse très fière, qui, de son côté, avait son „compartiment“, où elle ne permettait pas que d'autres se comportent d'une autre façon que ce qui était écrit dans les bons enseignements d'un calvinisme devenu piétiste.

C'était en plus un guerrier honorable, qui a participé à la bataille de Malplaquet, à la bataille de Tournay et il n'a guère essayé de se soustraire à tout ce que sa situation pouvait présenter de difficile et de dangereux.

Frédéric-Guillaume I-er n'était pas un adversaire des Français ; en eux-mêmes et pas comme modes. Tout le contraire. Il a été élevé par des Français. Le grand distributeur des coups de bâton a eu comme gouvernante M-me de Harling, qui avait été aussi l'éducatrice de sa mère, et par M-me de Roucoules, qui sera chargée de l'éducation de Frédéric II ; il y avait également un Suisse français, qui s'appelait Jean-Philippe Rebeur. On a conservé le „Règlement des heures de dévotion, d'étude, d'exercice de Monseigneur le Prince royal de Prusse“, qui était le futur roi-sergent¹.

Il faut ajouter cependant que cet homme parlait un français qu'on a appelé avec raison „le français de la colonie“, c'est-à-dire de la colonie calviniste, celle des émigrés de Berlin, — ce qui était une autre forme de la langue.

Il y avait déjà sous son règne beaucoup de Français qui n'ont donc pas été invités par Frédéric II. Ainsi, un certain La Croze, bibliothécaire, un Cuneau, un Des Vignoles, chargé de la généalogie, un Chauvin, qui était philosophe et a commencé à publier le „Nouveau Journal des Savants“, un Capetano, Italien celui-là, qui était alchimiste, un Charles Ancillon, qui était juriste, un Antoine Tessier, qui traduisit les Vies des Électeurs, un Hulot, chargé du domaine de l'architecture. Parmi les peintres, un Fromantou, un Vaillant, un Ramondon, les frères Huant. Seule, la musique restait italienne².

Donc la conclusion doit être que Frédéric-Guillaume I-er était un adhérent à sa façon de la civilisation française et que son fils ne devait pas innover.

¹ Waddington, ouvr. cité, pp. 288-289, 290-291.

² *Ibid.*, pp. 253-256, 260-262, 267, 271.

III.

Éducation du prince Frédéric.

Maintenant voyons la façon dont ce fils a été élevé.

Né en 1712, du vivant de son grand-père, Frédéric I-er, qui fut charmé de voir pendant sa vieillesse sa race se perpétuer et qui, si délicat de corps et d'esprit, même jusqu'au ridicule, ne pensait pas à ce que serait le caractère et la façon de se présenter et d'agir de son petit-fils, il fut confié dès le début aux soins de l'éducatrice même de son père. On dit parfois qu'il a été élevé par M-me de Roucoules et par sa fille, Marthe Duval. Il paraît, d'après la „Vie de Frédéric“ publiée en 1788, qu'il n'y avait pas deux personnes et que cette dame de Roucoules, qui portait plusieurs titres, s'appelait de Duval de Roucoules ou plutôt de Montbail-Roucoules¹.

D'ailleurs, elle n'a eu aucune influence sur le prince et elle n'était pas là pour enseigner les bonnes manières, car les bonnes manières étaient aussi, bien entendu, plutôt une offense pour le père. Pas pour la noble mère.

Le précepteur fut un Français, Duhan ou Duhon de Jandin², car on n'a jamais su à la Cour de Prusse quelle était la meilleure façon d'écrire ce nom. Du reste, en fait d'orthographe, Frédéric II négligeait au même degré l'orthographe allemande et l'orthographe française. Il en arrivait à écrire Voltaire : „Voltère“. Pour le reste, pour les accents, c'était le devoir des correcteurs.

Philippe Duhan de Jandin était un émigré qu'on avait trouvé dans l'armée comme combattant à Stralsund, — à côté, un autre, Jacques, qui avait servi le burgrave Dohna ; il était donc indiqué par sa valeur militaire pour être précepteur. On lui donna des instructions pour faire de Frédéric une personne ayant des connaissances convenables. D'abord le calcul, parce que tout cet État était basé, comme l'État autrichien, du reste, sur la connaissance des moyens par lesquels on peut extorquer le plus d'argent à ses sujets. La première matière qu'un roi doit apprendre est donc sans doute le calcul. Puis la géographie, — la géographie pour s'annexer le territoire des voisins —, et l'histoire moderne,

¹ Cf. Koser, ouvr. cité, I, pp. 4-5.

² *Ibid.*, pp. 4-5, 105.

qui donne des exemples pour y trouver des titres de droits, comme pour la Silésie, qu'il a réclamée et, aussitôt, annexée.

Il y avait aussi un calligraphe, qui s'appelait Hilmar, un précepteur militaire, Finckenstein, qui était Allemand mais avait servi dans l'armée française, en Espagne, et avait emmené, lors de ses fiançailles, la princesse de Hanovre.

Il y avait enfin un certain Kalckstein, qui n'était pas lui non plus sans rapports avec le monde français¹.

De sorte que Frédéric II a été, dès le commencement, entouré d'une influence française. Ce n'est pas lui donc qui a découvert cette direction : il s'est trouvé dès le début dans un milieu français, qui n'était pas le meilleur sans doute, ni le plus distingué.

Duhan était cependant un homme tout à fait bien et Frédéric lui doit beaucoup.

Plus tard, dans un de ses meilleurs morceaux poétiques, il s'adresse à lui en ces termes :

„De mes plus jeunes ans fidèle conducteur,
Cher Duhan, qui sais joindre au savoir d'un docteur
L'essence, la gaité, les grâces et la joie,
Minerve avec toi, le flambeau dans la main,
De l'immortalité m'enseigne le chemin.“

Ce n'est pas très modeste. Les vers sont cependant assez bons, après avoir subi toutes les opérations préparatoires. Cela n'ajoute rien à la poésie française de cette époque, mais montre que l'homme qui n'était pas très reconnaissant envers ceux qui lui rendaient des services, cet homme dur de coeur, a eu, à l'égard de Duhan, qui l'accompagnait dans ses campagnes et est mort même des fatigues subies pendant l'une de celles-ci, des sentiments qui lui font honneur, mais il faut aussi rendre honneur à celui qui était capable de les inspirer.

On cite à propos de cet homme „sensible comme Mignon et Werther“, d'après l'appréciation de son dernier biographe, l'anecdote suivante, qui montre, au contraire, la dureté de son coeur :

Pendant une de ses guerres, en Bohême, il avait donné l'ordre de supprimer toute lumière sous les tentes. Or, il en aperçoit une à un certain endroit. Il entre et trouve un jeune officier et lui

¹ *Ibid.*

demande la raison pour laquelle il n'a pas observé l'ordre royal. L'officier lui répond qu'il était en train d'écrire une lettre à sa femme, qu'il aime beaucoup. Le roi veut voir la lettre, dans laquelle il y avait des témoignages d'affection. S'adressant au jeune officier, il lui ordonne d'ajouter qu'il sera fusillé demain à six heures.

Et il fut fusillé le lendemain à six heures.

La bibliothèque que Frédéric eut au commencement, comprenant 3775 volumes, fut créée par Duhan. Elle a été détruite ensuite par ordre de Frédéric-Guillaume I-er, qui n'admettait que des livres de piété et des règlements militaires¹. Frédéric se fera ensuite une autre bibliothèque dont il sera parlé dans la suite.

Voici quels étaient les principes que les personnes chargées d'élever le futur roi devaient inculquer à celui-ci :

Un peu de „Generosität“, un peu de „propreté“, — ceci est en français —, assez de *Gemächlichkeit*, mais aussi un peu de „magnificence“ ; ne pas l'habituer à trop de „dépenses“ (en français encore). Bref, en faire un parfait officier et un homme sensé. Ménager sa „complexion“ (en français). Ne pas le laisser tomber dans la „Melancholie“. Ce qu'on appelait à la Cour de Prusse le „temperamentum melanicolicum“ était défendu. Cependant le roi sévère a pu observer plus tard que son fils avait adopté une „moquante Maniere“, et cette „moquante Maniere“, cette habitude de se moquer de tout le monde, il l'a conservée jusqu'à la fin de ses jours.

Frédéric-Guillaume ne veut pas que son fils ait de livres français : pas de „bons mots“, pas de livres de comédie et pas de bandes de comédiens autour de lui².

Plus tard, il faudra lui chercher une bonne femme, douce, appartenant à une famille, s'il est possible, apparentée à celle de l'impératrice. Cela signifiait l'„établir“, lui chercher une „personne“, — le terme y est, — ayant, d'après Grumbkow, favori du monarque, qui dit avoir observé la „personne“ chez la princesse de Brunswick, de „beaux traits“.

Or, tout en appartenant à une bonne famille, étant douce et

¹ *Ibid.*, p. 105.

² *Ibid.*, p. 10 et suiv.

ayant de „beaux traits“, c'est juste l'épouse dont Frédéric ne voulut à aucun prix et qui a été si durement calomniée par lui et par sa soeur.

Le prince royal avait plusieurs soeurs. Ulrique, qui a été reine de Suède, Amélie, qui devait épouser le baron de Trenck, — on sait qu'il a été enfermé pendant de longues années pour en sortir brisé—, puis Wilhelmine, la margrave de Bayreuth, dont on connaît les mémoires, d'une méchanceté, d'une dureté épouvantable à l'égard de ce père brutal et malheureux en même temps, incapable de se dominer, mais ce qui est dit sur le compte de sa belle-soeur dépasse tout.

Voici donc quel était le régime auquel devait se soumettre le prince. Or celui-ci, dès le commencement, en lisant ses livres français, était arrivé à se laisser gagner par eux, non pas par ce qu'il y avait de plus héroïque chez Corneille, de plus aimable dans Racine, de plus équilibré dans la littérature française du XVII^e siècle, mais par ce qui appartenait à la seule littérature courante.

Après l'esclandre dont j'ai parlé tout à l'heure, après l'intention qu'eut le prince de passer en France et en Angleterre, après cette terrible tragédie de la mort de son ami et les longs mois qu'il passa comme emprisonné (il n'était plus que l'officier Fritz, qui devait expier son crime), il se fit enfin pardonner par son père. Pardonner sans la moindre dignité. Son père avait lui-même déclaré que, s'il avait subi de la part de son père à lui ce que Frédéric consentait à subir de sa part, il aurait su la façon de s'en venger. Or Frédéric tomba aux pieds de son père, il feignit les sentiments les plus profondément reconnaissants pour tout ce que la bonté de ce père lui avait donné jusque là. Tout cela pour obtenir enfin la permission de résider dans ce château de Rheinsberg, — qu'il croyait pouvoir faire dériver de l'antiquité romaine, étant donc un „Remusberg“ —, fût-ce même avec sa femme. C'est le seul moment où elle a été près de lui, modeste, aimante, presque jolie, à force de désirer l'être, et presque intelligente, à force d'aimer et d'admirer son mari : ce fut l'époque la plus heureuse de la vie de cette malheureuse princesse. Frédéric était, du reste, entouré, enfin, de quelques „beaux esprits“. Seulement, vis-à-vis de son père, il feignait de s'occuper uniquement de l'administration des domaines et de sa troupe.

Comme le père désirait avoir des géants autour de lui, jusqu'à un Roumain dont j'ai retrouvé la trace, et qu'on avait ligotté et mis de force dans une voiture, Frédéric trouve un pauvre abbé et il a fait de cet abbé italien un grenadier pour que, s'étant aperçu que ce soldat avait des dons littéraires, il lui permette de figurer lui aussi à cette Cour d'intellectuels.

Ce temps de Rheinsberg, Lavisse l'a présenté si bien dans son livre sur „La Jeunesse de Frédéric-le-Grand“. Une partie de la journée on s'occupait d'affaires et durant l'autre on faisait de la littérature, de la musique; bref, on s'amusait à l'insu de Frédéric-Guillaume, jusqu'au moment où, en 1740, Frédéric dut accourir à Berlin, où on lui avait signalé le mauvais état de santé de son père. Il fut désespéré d'abord de le voir refait, mais trouva ensuite une consolation dans l'état, qui avait aussitôt empiré, de celui qui, visiblement, désirait mourir.

Mais, lorsqu'il fut roi, il coupa tout lien avec son passé.

C'est une profonde erreur de considérer que dans la vie de Frédéric II il y a eu du commencement à la fin un même développement.

Je ne dirai pas qu'à l'époque de Rheinsberg il a professé l'hypocrisie, qu'il n'avait pas d'estime pour ces littérateurs qu'il voulait faire venir chez lui, Voltaire en tête, et Helvétius. Je ne dirai pas non plus que les vers qu'il faisait étaient tout à fait mauvais. Je ne dirai pas qu'il y avait seulement une contrainte et une mode, bien qu'il y eût de la mode et de la contrainte dans ce qu'il a fait jusque là.

Mais on a toute liberté de ne pas admirer cette vie de Rheinsberg comme si cela avait été du pur Versailles. Il y a, entre l'original et l'imitation, une profonde différence. On buvait beaucoup plus qu'à Versailles et on était sensiblement moins poli. Et les personnes qui s'y trouvaient, — les dames y comprises, — appartenaient à un monde qui n'aurait pas eu, même à l'époque de Louis XV, des entrées permanentes à Versailles.

Il ne faut pas oublier aussi qu'entre Frédéric II et la Princesse Palatine, la célèbre Princesse Palatine, mère du Régent, dont on connaît les lettres écrites dans un allemand très savoureux et qui révèle des secrets que jamais Louis XIV n'aurait cru pouvoir être éventés, entre ces deux personnages il y a tout de même certains rapports.

Le prince ami des Muses a des moments de brutalité qui rappellent aussi son père, mais je dirai plutôt qu'il y avait dans sa façon de se comporter jusqu'à vingt-huit ans une attitude qu'on trouve très souvent chez les princes.

Certains princes qui ne connaissent pas la vie, qui sont sujets aux influences de ceux qui les entourent, se font une idée de la vie qui ne concorde pas avec la réalité et, comme celui-ci est devenu roi à vingt-huit ans, je rappellerais ce que quelqu'un a dit des princes qui ont toujours dix ans de moins que leur âge inscrit sur l'acte de naissance. De sorte que, selon cette formule, le nôtre n'aurait eu en réalité que dix-huit ans.

Or, à cet âge, on aime faire des vers, et on aime s'amuser ; on suit le dernier goût et le plus à la mode.

Il était cela : un jeune prince intelligent, plus intelligent que les autres, très „moquant“ pour employer l'expression de Frédéric-Guillaume I-er, prenant la vie et les hommes comme quelque chose de tout à fait relatif et croyant que, lorsqu'on est prince, on a le droit de dire n'importe quoi tout en interdisant aux autres de répondre de la même façon.

Jusqu'ici, il n'y a pas sans doute un „Grand Frédéric“ en graine.

IV.

Psychologie royale.

Dans cette tentative, un peu hardie, d'expliquer une des psychologies les plus compliquées —, au moins en apparence, — de l'histoire, je me suis arrêté au moment où le prince héritier de Prusse devint roi.

Le moment qu'il avait attendu pendant longtemps, avec très peu de patience et en gardant très peu l'attitude nécessaire à cacher ses intentions et ses désirs, était arrivé.

Il faut voir maintenant comment ce prince, qui faisait deux cents vers à l'heure, qui était entouré de „beaux esprits“, qui prétendait représenter lui-même un état d'esprit bien différent de celui de l'Allemagne, et surtout de la Prusse, à cette époque, comment ce prétendu rêveur, qu'on a pu comparer, dans ce livre français récent, à Mignon et à Werther, est devenu le roi si dur, si semblable à son père, à ce sévère Frédéric-Guillaume et pour quel motif cette grande transformation a eu lieu.

Il semble en apparence que la transformation n'existe pas. On dirait que le roi continue le prince, que c'est le même désir de se voir entouré par les représentants de la pensée et de la poésie française, que c'est la même sympathie pour les artistes. Il fait bâtir des palais, il achète la collection Polignac, très fier de ses tableaux et de ses statues, qui appartiennent pour la plupart à l'Italie; il envoie quelqu'un pour faire des emplettes dans ce pays¹, il met à côté des oeuvres de Pigalle, de Bouchardon, de Coustou, de François Gaspard Adam le jeune, de Watteau lui-même, ainsi que de Lancret et de Coypel, de Pesne, qui a fait un beau portrait du prince jeune, même celles de Léonard de Vinci, de Raphaël, des trois grands peintres vénitiens du XVI^e siècle; il s'intéresse aux fouilles d'Herculanum². Il lui arrive de parler du grand désir qu'il a eu de visiter l'Italie lui-même, cette Italie avec laquelle il n'avait aucun rapport au point de vue moral, et dont l'ancien idéal et la situation actuelle n'avaient rien de commun avec ce qu'était sa Prusse à lui et ses sujets de races différentes.

Il a voulu, sans doute, donner cette illusion qu'il était resté le même jusqu'au bout. Il a commencé, dans le domaine de l'esprit et s'est déjà fait intituler „Frédéric le Philosophe“, et le même philosophe aurait régi ses États d'une façon „philantropique“, prêchant et pratiquant la „tolérance“, pensant au bien de ses sujets, qui étaient parfois ses esclaves.

Seulement, si on y regarde de plus près, ce n'est pas cela. Il y a néanmoins un changement d'attitude, il y a une rupture de continuité, et il faut en chercher l'explication.

Il est bien vrai qu'il y a deux façons de présenter l'histoire. Il y en a même une troisième, celle qui ne peut pas expliquer. Mais il y a aussi l'histoire qui *ne veut* pas expliquer, alors que le sens le plus profond de l'histoire est dans l'explication même: puisqu'il est question de choses humaines, on ne peut les traiter de la même façon que la statistique, et la statistique elle-même peut avoir des points de départ, des interprétations et des conclusions bien différentes.

¹ Cf. Seidel, *Friedrich der Grosse und die französische Malerei neuerer Zeit*, 1893.

² Lavisse, *ouvr. cité*, pp. 223-226.

On me permettra de m'en tenir à une façon à laquelle je suis habitué depuis presque un demi-siècle et qui est de concevoir l'histoire comme exigeant des explications.

Mais, pour les avoir, il faut se rappeler les points de départ.

Qu'est-ce qu'était le prince royal de Prusse, en 1740, au moment où l'héritage de la couronne lui a échu ? Était-ce un vrai littérateur, était-ce un poète de vocation, était-ce un idéaliste ? Avait-il ce romantisme, supposé extrême, qu'on lui a attribué ? Était-ce un être sensible à la façon de Jean-Jacques Rousseau ? Était-ce un homme capable d'apprécier le droit et de régler sa politique d'après le droit ? Était-ce un honnête homme, qui ne soit pas honnête seulement en politique ? Car il y a parfois des personnes qui croient que l'honnêteté est requise d'un côté, mais que, de l'autre, on peut, on doit même, s'en passer.

J'ai dit que, pour comprendre le changement d'attitude de Frédéric, il faut définir son intellectualité à ce moment.

Qu'aimait-il le plus ? Qu'est-ce qu'il appréciait ? De quel côté s'était tourné son esprit ?

C'était, sans doute un homme cultivé, qui avait lu pendant de longues années. Mais il avait lu aussi parce qu'il n'avait pas autre chose à faire. Pendant quelque temps son père lui avait uniquement demandé d'examiner les finances, de se préparer à une espèce de situation de comptable supérieur, de *super-comptable*, en même temps, de discipliner un certain nombre de régiments et, s'il était possible, — nous avons montré qu'il l'a fait, — de lui procurer un certain nombre de géants.

Mais, en dehors de cela, il avait beaucoup de temps libre. Ce temps libre, il l'employait à la lecture. C'était son passe-temps et pas une vocation ; une passion encore moins.

On parle de ses sympathies pour Racine et on a prétendu qu'il pleurait à la lecture des vers du grand poète tragique français.

Il avait, paraît-il, la larme facile, mais il y a de parfaits hypocrites qui versent des larmes avec une facilité que des personnes sincères et vraiment sensibles pourraient leur envier.

Il avait lu, peut-être, Corneille, mais il n'y a aucune trace, dans sa façon de s'exprimer, de ce noble héroïsme qui anime l'oeuvre de celui qui, sans doute, dépasse Racine aussi en ce qui concerne la possibilité de former les caractères humains.

Molière, qui charmait sa grand'mère francisante, lui déplaisait. C'était un esprit d'une autre nature que le sien. Il n'y a aucune preuve qu'il l'eût lu.

Frédéric a connu beaucoup d'ouvrages d'histoire, mais un peu au hasard. Aussi l'*Histoire* de l'Église de Fleury. Il a même désiré une fois avoir le plaisir de causer à Paris avec celui qui dirigeait à ce moment la politique française, et qui lui a été très favorable au commencement, mais défavorable ensuite.

Je placerais ici une parenthèse, qui pourrait difficilement trouver sa place ailleurs. On a jugé que ce changement de direction dans la politique extérieure de la France a été déplorable, que Louis XV et ses ministres se sont laissés orienter par je ne sais quelle sympathie, apparente, bien entendu, et condescendante, de Marie-Thérèse pour Mme de Pompadour.

Le XVIII^e siècle français souffre parfois de cette coutume de le présenter sous le rapport des auteurs de mémoires et des anecdotistes.

Il y a beaucoup de personnes masculines et féminines, d'un physique agréable, d'un conversation attrayante, qui ont exercé une certaine influence sur les affaires publiques. C'est vrai. Mais la vie des nations est d'un caractère beaucoup plus sérieux et plus profond pour qu'on croit que c'est là la façon dont elle peut-être dirigée, transformée et dominée.

Non, ce qui a été fait par Fleury et par ses successeurs, a été de la très bonne politique.

Pour la France, pour n'importe quelle France, il ne faut pas, au-delà du Rhin, une puissance capable de constituer un danger et de présenter une menace.

Au commencement, il y avait la Maison d'Autriche, avec tous les souvenirs des longues luttes, des victoires et des défaites, et le moment était très propice, à l'époque où une jeune princesse montait sur le trône laissé libre par la mort de son père, pour chercher à réduire le rôle en Europe de la Maison d'Autriche. C'était de la très bonne politique, et Frédéric II, de son côté, était un jeune roi dont on ne connaissait presque rien, dont on ne soupçonnait pas l'ambition¹, dont les qualités militaires étaient

¹ Voy., sous ce rapport, les souvenirs de d'Argenson, qui se fait des illusions sur la personnalité de Frédéric, au moment de son avènement: „Homme

grandes. Je ne dirai pas le génie militaire, car le génie militaire c'est autre chose. Il n'est jamais servi essentiellement par d'autres et, pendant longtemps, Frédéric II a remporté des victoires que d'autres avaient gagnées. Il y a eu le vieux Schwerin qui est mort en combattant, dans un magnifique mouvement de chevalerie moyen-âgeuse, il y a eu le Prince d'Anhalt, il y a eu beaucoup de généraux hérités de son père, et c'est à eux qu'on doit la bataille de Molwitz et peut-être aussi cette victoire remportée sur les troupes françaises à Rossbach, ainsi que les succès, très fréquents, contre des troupes autrichiennes composées de Hongrois, de pandours, de Croates, d'éléments un peu disparates et, sous un certain rapport, presque barbares.

Ces troupes admirables, formées par Frédéric-Guillaume pouvaient bien s'opposer à celles qu'avait rassemblées à la hâte, sans aucune préparation sérieuse, la reine de Bohême et de Hongrie.

Le génie militaire crée par lui-même. Il ne prend pas les

fort raisonnable et de beaucoup d'esprit... Il aimera les lettres et les beaux-arts, il est vrai, mais la philosophie le conduira à la raison, et ainsi il ne négligera ni force, ni droit" (*Mémoires et journal inédit du marquis d'Argenson*, II, 1857, p. 155). Et, plus loin : „Ce prince a beaucoup d'esprit, de mérite en tout sens et beaucoup d'application et de philosophie. Il fera ce qu'il faudra faire, voilà le grand point. Il aura des soldats pour combattre. ...Il aimera à faire régner la paix (!), mais avec gloire. Il est vif, agissant, plein d'honneur. Un tel prince peut nous donner bien du fil à retordre si nous nous opposons à ses desseins. Il pourra devenir guerrier, non par naturel, mais par hauteur et résolution... Il n'est pas dévot. Inutilement tenteroit-il se faire empereur pour alterner l'empire entre les deux religions, comme on l'a tant dit. Il sera effectif dans ses menaces. Le nouveau roi de Prusse sera un grand prince par son caractère (!)... Il changera ses géans en guerriers... Son goût naturel et ses principes se porteront à rendre ses peuples heureux et à faire fleurir chez lui les arts, surtout les belles lettres, qu'il aime et pour lesquelles il a lui-même d'heureuses dispositions. Il a de la morale (!) et de l'honneur... Il y aura dans l'Empire jalousie d'égal à égal... Sa morale (!), sa philosophie, sa bienfaisance (!), l'éloignement de toute tentative d'agrandissement sous ses yeux... Comme la plus grande partie de ses vues sont les nôtres..., j'en conclus que foncièrement le roi de Prusse doit être de nos alliés; pp 170-176. Mais, avec l'apparition de l'*Anti-Machiavel*, d'Argenson constate qu'on y voit „quelques variations de principes“ (pp. 183-184). Et après l'invasion de la Silésie : „La démarche du roi de Prusse passe toute intelligence politique“. „Voilà donc une terrible puissance qui s'élève en Allemagne“ (p. 208).

généraux formés par d'autres. C'est lui qui crée ces généraux. Le génie militaire est capable de donner un nouveau sens à la tactique, à la stratégie¹.

Il serait difficile, quoi qu'on répète sur presque toutes les chaires d'histoire des Académies de spécialité, de trouver dans les guerres de Frédéric II ce génie, transformant la notion même de l'art militaire. On ne peut pas oublier que, lorsqu'à Molwitz on a cherché le roi après la victoire, on l'a trouvé dans un moulin. Il en est sorti couronné de lauriers, mais ces lauriers étaient un peu enfarinés...

D'un autre côté, lorsqu'il a été vaincu par les Russes, par cette masse russe que rendait invincible sa force de résistance, tenant un peu à l'héroïsme des esclaves, les soldats de la Tzarine sont entrés à Berlin, par trois fois, et à un moment il a déclaré vouloir se suicider par l'opium (après la bataille de Kunersdorf où presque toute son armée fut engloutie). Il y a eu aussi un vrai grand capitaine qui, au moment où l'édifice que son génie avait fondé, s'est écroulé, a voulu se suicider. Seulement il a commencé au moins par le faire. Tandis que Frédéric s'est arrêté aux vers qui annonçaient au monde, à tous les amateurs de sa gloire, qu'il finirait par disparaître dans le désastre, et, plus tard, on sait les termes qu'il a employés pour caractériser la situation et manifester son intention de „mourir en roi“, comme au dernier acte d'une tragédie de ce Racine qu'il avait dans sa tête pour de pareils moments.

Il s'est traité même, aux mauvaises heures, comme après Kollin, de charogne, car, déclarant que „toute la boutique est renversée“, il reconnaissait „ne valoir plus rien que pour la voirie“. Or quelqu'un qu'on trouve, à la fin d'une bataille, dans un moulin et qui, plus tard, se présente lui-même comme une pareille charogne, n'est pas le héros, tel qu'on a le droit de se l'imaginer².

¹ Même M. Charles Benoist, dans *Le Machiavelisme de l'Anti-Machiavel*, Paris 1915, tout en accordant à Frédéric „plus de talent que de génie, une réunion de talents fait surtout de facilité“, reconnaît qu'„il n'est Frédéric le Grand que comme politique et comme général“ (p. 72).

² Avec C. Lenotre, *La petite histoire. Prussiens d'hier et de toujours*, p. 154 et suiv. (Frédéric avait hérité de son père 100.000 soldats et un trésor de 25 millions d'écus), L. Paul-Dubois, *Frédéric-le Grand d'après sa correspondance particulière*.

Maïs, fermant cette parenthèse, trop longue, il s'agit maintenant de ce que le fils de Frédéric-Guillaume a pu trouver lui-même dans son éducation, de ce qu'elle a pu lui donner : très peu sous le rapport militaire, et pas plus, pour lui que son père n'avait jamais daigné initier dans les secrets de son cabinet, sous le rapport politique.

Frédéric, qui avait lu aussi Rollin, avait envoyé son favori Jordan visiter les principaux représentants des lettres françaises à Paris et celui-ci devait lui faire un rapport. L'émissaire a fait le rapport. Il avait vu avec beaucoup d'admiration ces coryphées de la littérature française : Fontenelle, le doux abbé de Saint-Pierre, Rollin lui-même, „petit vieillard sans mine“, Montfaucon, aux manuscrits grecs. Seulement, on ne voit pas, de tout ce qu'il a retiré, ce qu'il a rapporté d'utile à son maître. Des qualifications superficielles et banales.

La littérature française, il faut bien le dire, était pour Frédéric, pour le prince et pour le roi, la littérature lyrique et satyrique de ce moment du XVIII^e siècle. Pour le passé de cette grande littérature, il n'avait aucun sens. On a relevé déjà que, dans sa formation intellectuelle, il s'était laissé orienter par Bayle seul et que le grand dictionnaire de cet écrivain favori de l'époque a été pour lui la grande ressource ; c'était donc un amateur de la science par les encyclopédies. Il s'est trouvé, heureusement pour Frédéric, que l'encyclopédie qu'il employait avait un peu de littérature et beaucoup de philosophie. A notre époque, sans doute, un pareil lecteur aurait recouru à la dernière édition du gros Larousse et se serait contenté de cela, en faisant toutefois savoir combien son instruction est complète.

On a dit avec raison : „il lui manque ce qui manque à Bayle“. Celui-ci n'avait pas le sens du moyen-âge et Frédéric II ne l'a jamais eu non plus. Il n'a eu qu'un seul sens du moyen-âge : celui des titres qui pouvaient légitimer ses conquêtes. Lorsqu'il s'est agi de prendre la Silésie, il a chargé donc quelqu'un qui était un peu faussaire, — mais, plus il était faussaire, plus il pouvait être utile, — de prouver que par une possession ancestrale des duchés de Jägerndorf, etc., il avait le droit de prendre toutes les Silésies : d'abord celle du Nord, et, puisqu'il l'avait prise, il devait la compléter par la Silésie du Sud, étant tout disposé à y ajouter

la Bohême et tout ce qu'il pouvait prendre de plus dans les États de Marie Thérèse.

Nous avons dit que l'Histoire de Fleury a préoccupé, elle aussi, un homme qui croyait à Dieu d'une façon très vague. Il y avait dans sa croyance un peu de piétisme, c'est vrai, du piétisme de son père. Seulement cette croyance, exprimée d'une certaine façon, car il avait été très mal élevé, il tenait beaucoup à la montrer.

Ce piétisme ne donnait pas la possibilité de parler de la religion chrétienne d'une façon qui peut indigner n'importe quel esprit, fût-ce même peu croyant, mais ayant le respect de la religion en elle-même, la vénération du symbole, et qui est capable de s'agenouiller devant les grands mystères qui ne seront jamais résolus par les méthodes de la science, auxquelles la poésie touche un peu et que la religion seule a le courage d'expliquer.

Pour lui le Christ était, — je demande pardon de reproduire ses paroles —, „un Juif de la lie du peuple, dont la naissance est douteuse et les apôtres des fanatiques“. Et, plus loin: „Un Juif qui s'est fait pendre au calvaire¹.“

Or, son attitude envers cette race ne correspondait pas toujours au dégoût du Juif. Le Christ était critiqué à cause de son origine, mais l'argent dont le roi payait ses troupes était fabriqué par un certain Ephraïm. Ephraïm, approuvé par son maître, remplaçait l'argent honnête par différentes combinaisons chimiques plus ou moins loïsibles. Il y eut même un dicton en Prusse qui disait :

*Von aussen gut, von innen schlimm :
Von aussen Friedrich, von innen Ephraim.*

C'est-à-dire : „Cet argent est très bon par le dehors, parce que c'est Frédéric, mais au dedans mauvais, parce qu'il y a Ephraïm“.

Quelqu'un qui emploie Ephraïm pour fabriquer la fausse monnaie pouvait bien ne pas penser à cette grande tragédie sainte, capable de relever l'âme humaine, qui est celle de la religion chrétienne.

¹ Klopp, ouvr. cité, I, p. 259; II, p. 122.

Mais revenons à la lecture de Rollin. Rollin a été très dangereux pour Frédéric, comme aussi pour beaucoup de personnes au XVIII^e siècle et au-delà. Rollin présentait l'histoire ancienne, l'histoire romaine, comme une série de héros qui avaient le devoir d'accomplir à brève échéance, d'un moment à l'autre, des actes d'héroïsme.

Et le XVIII^e siècle a toujours cherché, avec passion, le héros. Le malheur de Louis XV a été qu'il n'a pu continuer à être le héros que la société demandait¹. Un peu conseillé, poussé, caressé par M^{me} de Châteauroux, il avait été, dans les Pays-Bas, un quasi-héros assez passable ; seulement après, il a préféré les charmes d'une existence intime, sur laquelle il est injuste de s'arrêter trop longuement et surtout de la considérer comme le sens même de ce long règne.

Mais, comme on voulait absolument avoir le héros et on ne le trouvait pas en France, on se rabattit sur la Prusse et, si, là, il y a quelqu'un qui déclare que sa mission est d'être le héros, que, pour cela, il fera tout : il sacrifiera des centaines de milliers d'hommes, il annexera des provinces auxquelles il n'a aucun droit, seulement pour perpétrer ces actes, — parfois ses méfaits —, d'héroïsme, l'opinion publique se tournera vers lui.

Il y a eu une très grande dame de France qui, au moment où Broglie était battu en Bohême, disait publiquement qu'elle désire que le vainqueur vienne à Paris pour qu'elle voit au moins une fois dans sa vie un roi qui est un vrai héros.

Il pouvait donc être Frédéric II, puisque Louis XV ne consentait pas à l'être ; il pouvait être un Prussien, et à cette époque le mot de „Prussien“ avait un autre sens que celui qu'il a pris plus tard, non pas à cause des autres, mais à cause de l'essence même, qui a changé beaucoup.

Et, plus tard, Napoléon, qui voulait ressembler à Frédéric II, s'abaissant un peu pour vouloir reprendre le type d'un monarque qui avait eu l'avantage d'être né prince, a été accepté lui-même aussi parce qu'il avait cette conception de l'héroïsme, qui se continuait. Sans cette conception dominante, il lui aurait été beaucoup plus difficile de prendre dans l'histoire la place si large, la place unique, qu'il a eue.

¹ Voy. notre conférence sur lui dans la revue bucarestois *Convorbiri Literare*, 1939.

Alors, voici dans le nouveau roi un lecteur et fabricant de petits vers, un admirateur de Chaulieu, prisant beaucoup Jean-Baptiste Rousseau, tout en s'arrêtant de temps en temps aux tragédies de Racine, qu'il lisait, mais ne demandait pas, comme sa grand' mère, qu'elle fussent jouées devant la Cour de Prusse, qui, du reste, sous lui n'a plus existé. S'il n'y avait plus la tabagie et les grandes séances d'ivrognerie qui se déroulaient chez son père, Frédéric se renfermait dans ses appartements avec ses chiens, avec ses laquais, avec ses pages, dont il y avait deux espèces : les pages vêtus de velours rose, — comme il était sentimental et qu'il ressemblait à Mignon et à Werther, il fallait bien qu'il y eût des pages vêtus de velours rose —, et d'autres vêtus de velours bleu.

Les femmes n'étaient que rarement admises. Quatre personnes, pas plus, auxquelles on donnait plus ou moins à manger parce que c'était les hommes qui commençaient et le tour des dames ne venait peut-être jamais.

Frédéric avait des connaissances prises de côté et d'autre, mais jamais un système, étant même l'ennemi de tout système. Cela ne signifie pas que ce n'était pas un homme de talent, car ç'en était un.

On ne le sait pas par ce qu'il a écrit, car il y avait certaines personnes qui travaillaient plusieurs heures par jour pour raccommo-der ses oeuvres, pour les „dégrossir“. Mais il y a des traits qui viennent bien de lui, surtout après le départ de Voltaire, alors que les correcteurs étaient d'une qualité souvent très inférieure, et il n'y regardait pas de très près, car, il suffisait qu'ils connussent la grammaire française, l'orthographe et qu'ils acceptassent tous les bons mots du souverain sans se permettre d'y répondre. Le devoir était d'accepter l'esprit du maître, mais de retenir le sien, car, autrement, le maître se fâchait.

En fait de pensée, il y avait à ce moment la tradition de Leibniz. Or, Frédéric n'a rien compris à Leibniz. Il s'est occupé, semble-t-il, de Spinoza et a prétendu avoir des opinions là-dessus. Il n'a jamais aimé Descartes : ce raisonneur n'a pas aimé le philosophe de la raison. Car toute ligne droite le gênait, surtout lorsqu'il était dans l'obligation de la transporter dans la vie.

Il y avait à cette époque en Allemagne un philosophe très

prisé, qui doit figurer dans les manuels d'histoire de la philosophie et qui s'appelait Christian Wolff († 1754). Wolff, qui avait suscité par sa méthode une querelle avec les piétistes et qui avait encouru donc la colère de Frédéric-Guillaume pour être grâcié par son successeur et rappelé à Halle, avait le défaut d'écrire en allemand, et il fallait une traduction pour le roi qui savait très bien l'allemand, pour le parler avec ses soldats, mais, aussitôt que la langue passait par des règles de grammaire, elle pouvait embrouiller les idées du roi allemand. On a fait donc un Wolff „ad usum regis“.

On croit que Frédéric n'a pas reçu ordinairement les savants et les littérateurs allemands. Ce n'est pas vrai. Étant en Saxe, il a voulu voir Gellert, le fabuliste, auquel il a parlé de La Fontaine, en lui disant, — car c'était le sens de la conversation —, qu'il ne devait pas écrire dans ce domaine, du moment que des fables avaient été écrites par le grand conteur. En ce qui concerne Gottsched, qui représentait alors tout un courant dans le mouvement de la littérature allemande, le roi l'a reçu aussi, mais ne l'a jamais apprécié. La dame Karcher, auteur d'une littérature plus ou moins poétique, qui tendait la main pour en être récompensée, s'est vue évincer par lui.

Voici donc ce qu'il savait, ce qu'il comprenait et encourageait au moment de son avènement. Plus tard, il n'a jamais eu le temps de mettre les choses d'accord, de se former une synthèse morale pour orienter sa propre action et se diriger le caractère.

Malgré son talent dans les ripostes, dans les éclats de la pensée, dans les flèches qu'il lançait sans distinction contre tous ceux qui se trouvaient autour de lui, — et il y avait dans ses saillies et dans ses reparties un peu d'esprit, mais parfois de la pure brutalité¹, — la façon dont il a traité Marie-Thérèse² et la plupart de ses contemporains lorsqu'il n'en avait pas besoin, montre un homme incapable de sentiments élevés. Étant donné son talent de parole, qu'il n'a jamais pu dominer, il faut bien le considérer comme un de ces êtres à demi-cultivés, qui par leurs qualités mêmes sont un danger pour l'humanité et, en même temps, un danger pour eux-mêmes.

¹ Cf. Moreau de Jonnés, ouvr. cité, p. 103 : „La postérité goûte peu ces plaisanteries à la façon de Denys de Syracuse“.

² Sur les rapports entre Prusse et Autriche voy. Onno Klopp, ouvr. cité.

V.

Tel étant l'état d'esprit de Frédéric II au moment où il a pris les rênes du gouvernement, qu'est-ce qu'il a pu faire au commencement de son règne ?

D'abord, il a voulu rompre avec le passé. Jusque là, il y avait eu en lui deux psychologies tout à fait différentes. En lui semblaient être renfermées deux âmes : une âme qui était de tout point semblable à celle de son père ; même amour pour l'armée, même conception d'une discipline qui passe par dessus tout, cette discipline qui lui faisait prononcer dans certaines circonstances, — encore qu'il n'aimât pas les condamnations à mort, — lorsqu'on avait passé, dans l'armée, par dessus ses ordres, des sentences allant jusqu'aux dernières limites de la cruauté.

Aucune religion ne l'en empêchait. J'ai dit qu'il y avait un peu de piétisme dans sa conception de Dieu. Il avait supprimé le *Dei gratia* dans son titre, mais, lorsqu'on lui présentait des médailles où on faisait allusion à la grâce divine qui le conduisait sur les chemins où le droit international n'existait pas pour lui, il ne se fâchait pas, ne refusant même pas un hommage présenté de cette façon.

Mais, en même temps, — et c'est le second élément de cette dualité —, il y avait l'auteur de vers, le prétendu idéologue, celui qui réunissait autour de lui toute une société de „beaux esprits“.

Et on a observé avec raison que, „à fréquenter les gens de lettres, Frédéric avait gagné leurs petites passions, leurs vaniteuses faiblesses et il y mêlait l'orgueil tranchant qu'il devait à son métier de roi et les habitudes soldatesques contractées dans les camps“¹.

Il faut maintenant passer en revue ses comensaux et parasites.

Il y en a peut-être deux qui ont été vraiment et consciemment honnêtes. Car les autres, lorsqu'ils n'ont pas été malhonnêtes, paraissent serviles. Or, être servile, pour un homme intelligent, un homme de talent, un homme de science, tels que Maupertuis ou Helvétius, c'est tout de même être un peu malhonnête.

Les deux personnes honnêtes, en dehors du précepteur, Duhan de Jardin, qui l'a élevé, sont : d'abord un Vénitien, Francesco

¹ Moreau de Jounès, ouvr. cité. p. 103.

Algarotti (1712-1764), ami de Voltaire, opticien, auteur du *Neutonianisme par les dames*, — avec la pensée à Madame du Châtelet —, et d'un travail sur les beaux-arts, Algarotti, ancien voyageur en Russie, qu'il a décrite, qui accompagnait même le roi dans ses escapades et qui, après avoir goûté de Frédéric et avoir servi aussi, à Dresde, le roi de Pologne, est revenu chez lui, à Venise, préférant une existence modeste, pauvre à celle qu'il obligeait à servir un roi capable de donner des coups de bâton même d'une autre façon que celle de son père. Car, dans son esprit „moquant“, il y avait des moyens d'offense et de correction qui étaient plus durs que le bâton paternel. Envers celui-ci au moins le roi fut reconnaissant et il lui fit élever un monument à Pise, où ce comte prussien mourut.

L'autre était ce Jordan, théologien qui avait fait des études en Suisse, et que son ami royal a employé pendant de longues années, le chargeant, comme on l'a vu, de ces missions qui étaient confiées d'habitude à des Allemands de confiance, comme von Knobelsdorff, qui a été ensuite ministre à Constantinople. Jordan dut aller en France, en Hollande, en Angleterre, où il connut Pope ¹.

En dehors de ceux-ci, dans ce monde très mêlé, toute une série de personnes qu'on acceptait à la table, plus souvent ou plus rarement, ou d'autres qui n'avaient jamais goûté à la cuisine du roi.

Si Gresset et Vaucanson refusèrent l'invitation royale ², Frédéric eut comme hôtes permanents Maupertuis, illustre personnage, membre de l'Académie des Sciences de Paris, de la Royal Society de Londres, chargé d'une mission au Pôle Nord pour établir le méridien ³, et La Mettrie, de St. Malo lui aussi, auteur de *L'Histoire naturelle de l'âme*, de *l'Homme-machine*, de *l'Art de jouir*, à côté du Suisse, mathématicien, Euler, — et voilà l'Académie ⁴!

À un rang plus bas, d'Argens, qui amena Maupertuis ⁵, et lui-même connu par ses *Lettres juives*, ses *Lettres chinoises*, ses

¹ Koser, ouvr. cité, I, p. 106; II, p. 1 et suiv.

² *Ibid.*, p. 152.

³ Son séjour en Prusse fut interrompu par un voyage à Paris. Malade et très âgé, il revint dans sa patrie et mourut à Bâle, en 1758.

⁴ Lavissee, ouvr. cité, II, p. 242 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 241 et suiv. (de Wurttemberg); Klopp, ouvr. cité, II, pp. 2-3.

Lettres cabalistiques, son *Histoire de l'esprit humain*¹, puis de Prades, Chasot, colonel tour à tour au service du roi de France et du prince Eugène et auquel toute une biographie a été consacrée², Formays, du Collège Français de Berlin, qui, admirant cette „république de Platon“, rédigea le *Journal de Berlin*, un second colonel, Camas, agent de France à Berlin³, Antoine Deschamps, venu du Mecklembourg, chapelain de la reine, interprète de Wolff⁴, et, enfin, parmi les plus obscurs, Darget, secrétaire aux commandements⁵, d'Arnaud, de la Baumelle⁶, Fouqué, Launay, Achard⁷.

Avec Rollin et Fontenelle il n'y eut qu'une correspondance⁸.

Avec ces deux directions, si différentes, je crois qu'il y a chez Frédéric II a un peu la situation du „Henri IV“ de Pirandello, situation tragique, un peu ridicule, et avec un fond d'absurde.

Sa „seconde âme“ était celle des exercices militaires et des façons prussiennes, et elle arrivait à remporter la victoire, d'autant plus que dans la sentimentalité —, si on veut l'appeler ainsi, — et dans le romantisme —, si on consent à lui en attribuer — de Frédéric, il y avait aussi, et surtout, *l'opposition à son père*.

Si le père avait été un poète, le fils aurait décrié la poésie. Si le père avait eu une bibliothèque, le fils n'aurait pas aimé les livres, si le père avait été un quasi-athée, un déiste presque athée, le fils aurait été un croyant fervent.

Et, lorsque son père est mort, Frédéric n'eut plus d'adversaire, il n'eut plus cette nécessité —, qui est parfois celle d'une génération à l'égard de la génération qui l'a précédée —, cette nécessité de la contradiction qui est très souvent l'attitude de d'un homme qui a souffert à l'égard de celui qui l'a fait souffrir.

Son père mort, il devenait ce qu'avait été son père. D'autant plus que, si nous examinons bien les choses, nous nous rendons compte combien nous avons une âme variable.

¹ Ancien ami du prince, il épousa une actrice française de Berlin et finit par se retirer en France, où il mourut en 1771.

² *Ibid.*, pp. 110-111. Cf. Von Schlözer, *General Graf Chasot*, 1878.

³ Onno Klopp, loc. cit., p. 152 et suiv.

⁴ Lavissee, ouvr. cité, p. 62.

⁵ *Ibid.*, p. 241 et suiv.

⁶ *Ibid.*, pp. 272-273.

⁷ Onno Klopp, ouvr. cité, I, p. 156.

⁸ *Ibid.*, p. 104, note.

Par notre pensée, par notre bouche parle toute une série d'antécédents. Parfois c'est la mère. Lorsque Frédéric II lisait des livres, c'était un peu Sophie-Dorothée. Mais il y avait aussi, la grand-mère, celle qui demandait „le pourquoi du pourquoi“ Sophie-Charlotte, et, lorsqu'il philosophait, lorsqu'il s'adonnait à des manifestations de sentimentalité passagère, c'était celle-là, la vieille princesse de Hanovre devenue reine de Prusse, qui réapparaissait.

Mais voici le père qui redemande son droit et, lorsqu'il a eu le trône, Frédéric II était un roi de Prusse comme un autre.

Avant d'aller plus loin, je préfère considérer les Hohenzollern qui ont succédé à Frédéric II sous ce rapport. Je crois distinguer dans leur série deux lignes: d'abord la ligne d'imitation de ce qu'est le roi de France contemporain et, d'un autre côté, tel ancêtre, l'ancêtre qui vit dans l'un et qui est remplacé dans la génération suivante par l'autre. Je veux les examiner assez rapidement pour ne pas prendre le temps qui est dû à une autre partie de cette conférence.

Voici l'héritier de Frédéric II, — pas un de ses frères, qu'il a souvent humiliés et maltraités d'une façon inconcevable, et ils acceptaient cela comme lui-même l'avait accepté de son père. Il n'y en eut qu'un seul à résister, le prince Henri. C'était un homme d'une laideur épouvantable, mais d'une belle âme, qui savait répondre à son frère, ne permettant pas qu'on le blesse. Mais les autres, Guillaume, Ferdinand, étaient considérés comme n'importe qui, comme des suppôts que leur aîné employait, qu'il ne récompensait jamais, mais qu'il accablait d'injures aussitôt qu'ils lui semblaient ne pas avoir rempli leur modeste rôle.

L'héritier de Frédéric fut son neveu, Frédéric-Guillaume II. Or Frédéric-Guillaume II a imité Louis XV, comme Frédéric II lui-même, qui avait un certain mépris pour Richelieu jugé comme trop sévère, jusqu'à la cruauté, a admiré Louis XIV¹. Le premier

¹ „(Richelieu) était orgueilleux“ et vindicatif. Il agissait comme font les tigres et les loups. Je lui refuse le titre de grand dans toutes ses méchancetés“. Louis XIV n'est que le „monarque“, alors que le Grand Électeur est „le héros“. „Louis XIV aime la gloire plus que la guerre même. Il entreprit ses campagnes par grandeur d'âme.“ Digne de louanges pour avoir suivi le chemin de la gloire que Richelieu „lui avait préparé“. Frédéric fait aussi l'éloge de Louis XV „le bien-aimé“, qui, de son côté, l'appelait „Monsieur le marquis de Brandebourg“; Klopp, loc. cité, pp. 276, 279, 280, 285.

se moquait du grand roi fastueux ; comme on savait à la Cour de Prusse ce qu'était la Cour du roi de France, si brillante, alors, dans un tout petit jardin, le roi de Prusse, avec toute sa famille, marchant le premier, puis la reine et les enfants d'après leur âge, tournait autour de je ne sais quelle fontaine pour cette caricature d'une solennité dont il n'appréciait pas la beauté. Comme Frédéric II avait aimé la Cour telle que la concevait le même Louis XIV, Frédéric-Guillaume préféra copier sous certains rapports la façon de Louis XV, et la personne qui dirigea sa Cour fut une favorite. Il conclut un second mariage du vivant de sa première femme, sans avoir divorcé, mais, ayant demandé l'avis des théologiens, ils déclarèrent que ce qui pour les sujets était damnable pouvait être admis pour un roi. Et il a vécu de cette façon, dans une espèce de bigamie bénie par l'Église¹.

Le fils de Frédéric-Guillaume II, Frédéric-Guillaume III, était un innocent comme Louis XVI, un philanthrope, bon père de famille, fidèle époux de la belle reine Louise : un autre des ancêtres revenait, en même temps qu'il y avait dans ce nouveau Souverain l'imitation d'un autre roi de France.

Parmi les fils de Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise, l'un a fini par une espèce d'engourdissement ressemblant à la folie, car il restait parfois immobile dans son fauteuil et personne ne pouvait en tirer un mot : Frédéric-Guillaume IV avait été cependant, dans ses bons moments, un prince d'une grande envergure d'esprit, ayant le sens de la poésie. Avec son frère, Guillaume, empereur, *Deutscher Kaiser*, élevé lui aussi à l'époque de Napoléon, on a la petite monnaie de l'empereur français, mais il y avait chez lui aussi d'autres ancêtres revivant dans son âme.

Après avoir essayé d'élucider ce qui s'est passé dans l'âme de Frédéric II au moment de son accession au trône, je crois nécessaire de chercher à expliquer un autre fait psychologique, très curieux.

Il avait essayé, lorsqu'il était prince de Prusse, de passer en France et, de France, en Angleterre. Il y avait dans cela un

¹ Voy. Ludwig Hässer, *Deutsche Geschichte vom Tode Friedrich des Grossen bis zur Gründung des deutschen Bundes*, 1863.

vieux roman. On l'a forcé plus tard à épouser cette princesse de Brunswick qu'il n'a jamais estimée, ni aimée, la traitant, lorsqu'il était fiancé de force par son père, d'„abominable objet de ses désirs“¹, mais il avait voulu épouser sa cousine, une princesse anglaise, Amélie, qu'il avait vue une fois. Il y eut même des lettres échangées, et c'était le beau rêve de sa mère : le double mariage entre la Maison de Prusse et la Maison de Hanovre et d'Angleterre. Imitant l'escapade du malheureux fils de Pierre de Russie, il prenait, sous le nom d'Alberville, la clef des champs². Il fut arrêté en route, avec les conséquences que j'ai rappelées dans ma première conférence. Frédéric-Guillaume lançait en français injures et menaces : *Komplott, Kriminell, desertion, aretiren, examinieren, tortur, was er meritiere, submittieren ou renunzieren, coquin*³.

Aussitôt devenu roi, au lieu de commencer son règne par les réformes qu'il avait en vue et qu'il a réalisées plus tard comme roi, Frédéric trouva nécessaire de faire tout de même ce voyage qu'il n'avait pu faire comme prince.

Là il y a un peu de „psychanalyse“, de „freudisme“. C'était une chose „refoulée“ et, pour s'en dégager l'âme, il la fit, d'une façon curieuse et presque burlesque.

Preuant avec lui Algarotti, l'Alberville de jadis se fit s'appeler Dufour, — on avait inventé aussi un comte Schaffgoth —, ayant la qualité de comte de Bohême. Il est donc allé, plutôt en „bohémien“ qu'en comte, avec deux camarades, pour voir Strasbourg, *au moins*. Peut-être voulait-il pousser plus loin. Il paraît qu'il désirait voir Paris, sous le même incognito. Il n'est pas le seul roi de Prusse à avoir eu ce désir. Plus tard, un empereur d'Allemagne aurait bien désiré se faire acclamer par les Parisiens. Et Guillaume II a tenu à ce que sa mère au moins, princesse anglaise, d'une grande distinction, visitât Paris pour lui dire ce que c'était.

Arrivé à Strasbourg, il envoie au club, — pour ainsi dire —, des officiers français du régiment de Piémont une invitation, de

¹ *Ibid.*, p. 71. Il aurait désiré qu'elle lise plutôt *L'école des maris* et celle *des femmes* que le traité sur l'éducation d'Arndt; *ibid.*, p. 69.

² *Ibid.*; I, p. 37 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 43 et suiv. Cf. *Vollstaendige Akten des koepenickes Kriegsgerichts aus dem Archive der Familie Schullenburg*, Berlin, 1861.

la part de ce comte de Bohême. Il y eut des officiers qui refusèrent de se rendre à cette invitation si insolite, mais quelques-uns vinrent, causèrent avec lui et trouvèrent qu'il manquait un peu de savoir-vivre, appréciation qui se trouve dans un rapport contemporain.

On l'invita au théâtre, à un souper. On l'invita aussi à l'église catholique pour y entendre la messe ; or, il était calviniste et piétiste, adversaire déclaré du Christ, anti-chrétien. Il est vrai qu'il avait écrit déjà son livre de politique morale contre Machiavel : „L'Anti-Machiavel“, qui est fait, pour une bonne moitié, par Voltaire, et il y a eu de longues négociations pour que le roi finisse par accepter la forme qui n'était pas de lui ; voulant d'abord retirer l'édition, il fut charmé de voir que le libraire auquel il aurait dû payer consentait enfin à publier le livre sans rien demander pour l'impression.

Il y avait beaucoup de moralité dans l'„Anti-Machiavel“, mais pas aussi de religion. Frédéric ne pouvait pas aller à l'église. Et beaucoup de personnes commencèrent à se demander qui était donc ce comte de Bohême qui ne pouvait passer le seuil d'une église, qui en plus, manquait de manières, mais que tout ceux qui l'accompagnaient traitaient comme un maître. De plus, il se trouva une personne qui, ayant jadis reçu de lui une faveur, tomba à ses genoux, en s'écriant : „Sire, Votre Majesté“...

Il y eut des personnes qui l'entendirent, et à Strasbourg se trouvaient aussi beaucoup de déserteurs prussiens par crainte de la schlague. Le bruit se répandit donc que c'était le roi de Prusse. On commença à illuminer la ville, car on était tout disposé à acclamer ce roi qui venait faire, aussitôt monté sur le trône, une visite en France.

Il fut reçu cependant, dans l'incognito qu'il s'obstinait à observer, par le commandant, qui était de Broglie. On ignore le sujet de la conversation, mais Frédéric garda rancune au seigneur français jusqu'à la fin de ses jours pour la façon dont il a été reçu. On a prétendu que Madame de Broglie avait voulu le connaître et qu'elle n'avait pas apprécié les manières de cet hôte si extraordinaire. On a même dit que Broglie, le considérant comme un espion, — „freudisme“ à part, il l'était un peu, — aurait voulu l'arrêter. Il est parti aussitôt, malgré les engagements qu'il avait pris¹.

¹ Koser, ouvr. cité, I, pp. 221-222. Cf. surtout Broglie, ouvr. cité.

VI.

Rapports avec Voltaire.

Or, en ce moment commencent les rapports avec Voltaire. Frédéric voulait le voir à Anvers, mais, le voyage ayant été interrompu, ils se sont rencontrés à Clèves¹.

Jusque là, le roi avait de Voltaire une idée extraordinaire. C'était pour lui un „dieu“, — „il n'y a qu'un Dieu et un Voltaire“² —, attendant en échange qu'il devienne pour l'illustre homme de lettres lui-même, à une époque où „tous les Français sont Parisiens“, Apollon couronné. Frédéric lisait *Mahomet* et voulait entendre à Berlin *La Mort de César*³.

Aussitôt qu'il a vu „le dieu Voltaire“, — c'était un homme pratique ce Werther doublé de Mignon! —, il a pensé que peut-être pourrait-on tirer quelque chose de lui.

Au fond, les relations entre Voltaire et Frédéric, qui ont été quatre fois ensemble, furent les suivantes: Frédéric voulait se valoir de Voltaire et Voltaire voulait gagner le plus possible de Frédéric, tout en gardant sa situation à la Cour de France, où certaines manières d'homme de lettres n'étaient pas acceptées par Louis XV.

Il paraît, en effet, qu'une fois, Voltaire, empressé de communiquer ses idées, a pris la manche du roi de France, qui n'entendait pas être rappelé à l'attention de cette manière et il a tourné donc le dos à ce courtisan mal appris; depuis lors, surtout il eut une opinion médiocre de la façon dont le grand écrivain savait se présenter devant les monarques.

En ce qui concerne la première rencontre du poète avec le roi de Prusse, Voltaire fut engagé à écrire un factum contre l'évêque de Liège, qui avait en Prusse certains droits à réclamer, mais Frédéric, qui, venait à peine d'hériter du trésor accumulé par son père, croyait qu'un million de plus ne serait pas négligeable. Voltaire dut écrire donc ce mémoire, et l'évêque a payé.

Frédéric une fois revenu dans ses États, depuis lors son attitude à l'égard de la littérature avait changé. La gloire de Voltaire n'a été pour lui qu'un instrument de règne, un moyen de se

¹ Koser, loc. cit., pp. 223-224.

² Lavissee, ouvr. cité, p. 107 et suiv.

³ Koser, ouvr. cité, I, p. 324.

faire apprécier, de gagner la sympathie des ministres français par les hommes de lettres de Paris, et même, pour une alliance profitable, cette si Grande Puissance voisine qu'était la France. Il n'a jamais perdu de vue ce but. Et il y a quelques historiens, parmi ceux qui se sont occupés de ces rapports avec Voltaire, qui se sont doutés du mystère politique de cette amitié, qui, du reste, n'a pas duré.

D'abord, Voltaire n'avait pas voulu venir en Prusse autant qu'il avait encore cette camaraderie d'esprit avec celle qui a été son Égérie. Mais, lorsque l'Égérie, très flattée de son rôle, Madame du Châtelet, ne fut plus là, il résista moins aux avances du roi, disposé à accepter même M-me Denis, la nièce, qui pouvait se transporter elle aussi en Prusse¹.

Voltaire était, pour ainsi dire, acquérable, et Frédéric, de son côté, un homme qui acquérait avec avidité des provinces, des tableaux, des statues et des êtres vivants appartenant au monde des „philosophes“ et des „hommes de lettres“. Et il est arrivé qu'en dehors des avantages que pouvait avoir un séjour à la Cour de Prusse, il y eut autre chose pour engager Voltaire à entreprendre ce voyage.

A ce moment se préparait l'alliance entre Frédéric et Louis XV. Il y avait comme représentant du roi de France à Berlin quelqu'un dont on s'est souvent moqué dans l'histoire et même parmi les contemporains, et ceci sans aucune raison ; il s'appelait Valory et avait le défaut d'être d'une obésité qui prêtait à rire, mais son esprit n'était pas obèse du tout. On voit bien dans ses rapports qu'il savait, dès le début, ce que signifiait Frédéric. Il n'était donc pas à l'égard de ce prince de la même opinion que d'Argenson, qui, comme on l'a vu, croyait que ce règne sera un règne d'idéaliste, très doux, qui conservera la paix à son peuple et contribuera à la faire régner sur toute l'Europe². Il a signalé dès le début l'ambitieux capable d'aller par dessus tous les traités, par dessus tous les serments, par dessus toutes les manifestations de sympathie et d'enthousiasme.

On a cru à Paris que Voltaire, grâce à la considération, qui était presque une vénération, dont il jouissait auprès de Frédéric II,

¹ Sur son voyage à Aix-la-Chapelle, Lavisse, ouvr. cité, p. 264 et suiv.

² Voy., sur lui et le voyage de Voltaire, Koser, ouvr. cité, I, p. 247. Cf. Lavisse, ouvr. cité, p. 427.

pourrait être utile à la politique française. Il devra donc jouer le rôle d'un espion. On est plus ou moins espion pour son pays, lorsqu' on présente des impressions d'un pays qui n'est pas ami. Et Voltaire avait bien le droit de dire ce qu'était la Prusse, cette Prusse où il était invité, mais n'avait pas le devoir d'un culte non seulement vis-à-vis du roi, mais envers l'État et ce qu'on pourrait appeler d'une façon très vague, comme on s'habitue à le faire : „la nation prussienne“.

Il y avait cependant à la Cour des personnes qui n'étaient pas disposées à faire du poète un diplomate. Le même d'Argenson consigne dans son journal ce qui suit, à la date de ce voyage de 1750 : „Il (Voltaire) a demandé à M. de Puy sieux s'il ne vouloit le charger de rien pour Berlin, et celui-ci a répondu : *rien*. Il a fait la même demande à Sa Majesté, qui lui a tourné le dos. M. le Dauphin en fit autant. Ce froid l'a piqué excessivement... Il a fait écrire au roi par Sa Majesté Prussienne une lettre où elle demandait la permission de garder Voltaire à sa Cour. Le roi a répondu qu'il en étoit fort aise. Sa Majesté a dit à ses courtisans que c'était un fou de plus à la Cour de Prusse et un fou de moins à la sienne ¹.“

Or, les talents diplomatiques de Voltaire étaient d'une qualité de beaucoup inférieure à ses talents littéraires. Il s'est donc fourvoyé dès le commencement.

Puis il y eut aussi autre chose. Il corrigeait les œuvres du roi. Or, pour corriger les œuvres d'un roi, il faut avoir une habileté toute particulière, lui faisant croire que rien n'a été changé. Mais Voltaire avait le grand défaut de faire sentir à Frédéric qu'il ne savait pas écrire le français.

Mais entre les deux amis, le „dieu“ littéraire et celui qui allait jusqu'à lui baiser la main —, puisqu'une fois Frédéric II a baisé la main de Voltaire, et même pas au début de leur amitié —, un nouveau différend se produisit. Le poète qui avait touché la manche sacrée du roi de France s'est avisé de traiter Frédéric II en camarade. Camarades dans l'„Héliçon“, oui, mais à la Cour de Prusse c'était autre chose, et Frédéric restait très guindé dans ses rapports non seulement avec des visiteurs, mais avec sa propre femme. Lorsqu'il allait la voir une fois par an et pour une

¹ Ouvr. cité, II, pp. 348-349.

demi-heure, il revêtit un costume qu'il ne portait qu'à ce moment, un costume chamarré, de grande cérémonie. À une certaine occasion, parmi des visiteurs français, il y en eut un qui, bien qu'ils eussent été avertis de devoir paraître en bottes, revêtit un costume de cour : le roi ne lui adressa pas la parole.

Voltaire, qui était ordinairement trop familier, n'a pas vu le point où il arrivait à dépasser les limites.

Il y eut enfin ceci. À la Cour vivait cette jolie princesse qui a fait le malheur du baron de Trenck, Amélie. Elle inspira des sentiments à Voltaire même, qui lui décocha un madrigal, dans lequel il racontait ce qu'il avait rêvé la concernant.

Frédéric, cette fois, s'adressa à un autre pour corriger la pièce de vers qu'il écrivait, et, comme Voltaire s'en étonnait, il lui parla de certaines personnes qui rêvent de choses qui ne sont pas permises¹.

Suivirent bientôt des moments plus difficiles. Plusieurs personnes se sont mêlées de ces mésintelligences, qui s'étaient produites. Il y avait, à ce moment, à Berlin aussi Maupertuis, personnage très important, à la tête de cette Académie composée en grande partie de Français, que Frédéric avait refaite et rehaussée par dessus la considération médiocre que Frédéric-Guillaume lui avait accordée, et il lui envoyait des discours qu'il faisait lire par d'autres, — Voltaire aussi —, car il trouvait indigne de se présenter au milieu des membres de son Académie, qui reçut de sa part plus d'une fois des reprimandes.

Ce Breton de Saint-Malo était un homme très estimable comme savant, et nous avons mentionné ses recherches au Pôle Nord. Mais on plaisantait un peu sur son compte, prétendant qu'il voulait fonder une cité latine, ce qui paraissait alors une chose ridicule, et qu'il avait même l'intention de faire creuser un trou allant jusqu'au milieu de la terre.

Or, entre Maupertuis, président de l'Académie, qui devait se considérer comme le premier des conseillers intellectuels du roi, et Voltaire, qui le négligea dès le début, il y a eu de graves dissentiments.

Comme Maupertuis venait de publier un ouvrage et Voi-

¹ Mémoires de Thiébault.

taire, habitué à corriger Frédéric, crut pouvoir corriger son conational aussi, observant que parfois il ne suit pas assez les règles du goût, on pense bien la façon dont fut accueillie la critique.

Voltaire, s'étant ainsi querellé avec lui, publia un écrit polémique contre „le docteur Akakia“ : présentant d'abord le manuscrit à Frédéric, le roi en interdit la publication ; mais, comme le pamphlet parut, il ordonna de détruire tous les exemplaires de cet écrit condamnable.

On aurait passé par dessus, bien qu'il y eût aussi d'autres Français de Berlin qui travaillaient à faire partir un commensal incommode. Mais, comme il y avait alors des papiers de valeur qu'on négociait, des papiers de Saxe, Voltaire, qui ne méprisait guère l'argent, crut qu'il pourrait profiter comme les autres de la convention entre la Saxe et la Prusse, qui exigeait que ces papiers, qui n'avaient presque pas de valeur, fussent remboursés. Il fit donc venir un Juif et lui demanda d'être le médiateur entre lui et le dépositaire de ces titres. Or, comme son „collaborateur économique“ avait laissé engager des diamants, quand on ne s'est plus entendu, il prétendit que ces diamants avaient été changés.

On pense bien quel fut le scandale. Le roi s'en mêla. Il adressa à son „dieu littéraire“ une lettre fulminante, qui est, au point de vue de l'orthographe, d'un ridicule achevé, et, par des formules respectueuses et surtout perfides, Voltaire y répondit.

Le voilà déchu de tout son prestige, devenu „mûr pour les chaînes et les travaux forcés, pour le gibet“. Le roi le lui dit franchement, „avec le grossier bon sens sain de l'Allemand“ qu'il se rappelait être¹.

L'homme célèbre a dû partir, prétextant qu'il allait aux eaux de Plombières. Comme il s'était arrêté à Francfort, tout à coup le roi s'est aperçu que l'hôte évincé avait emporté une chose plus précieuse que tout au monde, valant autant que les deux Silésies, plus la Bohême : c'était le cahier même des oeuvres poétiques de Sa Majesté. Il demanda aussitôt à Voltaire de lui restituer le manuscrit et, puisque ledit Voltaire était parti, il fallait

¹ Lavisse, ouvr. cité, pp. 269-270. Cf. Klopp, loc. cité, p. 249 et suiv. Sur la moralité de Voltaire, aussi Abbé Maynard, *Voltaire, sa vie et ses oeuvres*.

le rattraper. On pense bien ce que pouvait faire le poète français de cette royale pacotille littéraire, mais elle était non corrigée, ce qui devenait compromettant. Puisqu'il avait „dérobé“ cet ouvrage si précieux, il fallut qu'il rende la clef de chambellan et je ne sais quel autre signe de la faveur royale.

Comme on ne trouvait pas facilement dans les bagages le manuscrit, le fugitif fut gardé, un mois, à Francfort, par des soldats, au nom du roi de Prusse.

Or, celui qu'on offensait si gravement n'était pas de ces hommes qui oublient une pareille injure et il répondit au roi de la façon que l'on sait, par toute une série d'épigrammes en vers et en prose, sans jamais vraiment se raccommoier avec lui.

Et ensuite? Ensuite il n'y a plus rien eu de nouveau et de sérieux dans les relations de Frédéric II avec les lettres françaises.

Occupé de ses campagnes, occupé de l'administration de son pays, qui était pour lui un domaine, je dirais même : rien de plus qu'un domaine, il continua à développer une activité qui, sans doute, a été très favorable aux États prussiens, mais dans laquelle il n'a jamais mis son âme et n'a jamais pensé à ce fait que ses sujets avaient une âme.

Je répèterai ce que j'ai dit dans la première conférence : si s'occuper d'un État comme on s'occupe d'une fortune, le rendre profitable et jouir de ce profit, c'est être un grand roi, alors sans doute Frédéric II l'a été. Mais il y a eu d'autres rois à cette époque qui ont ajouté à ce soin pour les revenus de leurs États des sentiments qui viennent du cœur.

Il faut penser à la noble figure de Joseph II qui, déçu de toutes ses espérances, car il voyait que tout ce qu'il avait voulu faire de bien se tournait contre lui, répétait, quelques moments avant de mourir, les paroles de l'empereur romain : „je meurs avec la conviction que j'ai fait tout mon devoir“.

Il faut penser aussi à ce Charles III, roi d'Espagne, qui a transformé son pays, à ce roi du Portugal qui s'est confié à un Pombal pour une oeuvre pareille. Il faut penser à tous ceux qui, sans avoir trop de confiance en eux-mêmes, ont trouvé des ministres éminents donnant une nouvelle vie aux États qui leur avaient été confiés.

Car il ne faut jamais considérer Frédéric II comme s'il avait

été le seul „philosophe“, le seul „philanthrope“, le seul réformateur, le seul créateur d'industries. Il ne faut pas oublier les autres.

Et, quand aux relations avec la France elles ont été surtout actives avec certains Français qu'il avait fait venir chez lui, dans des buts pratiques, comme ce fut le cas pour Helvétius, homme d'affaires expérimenté, qui a servi d'intermédiaire pour créer la régie prussienne, c'est-à-dire le monopole de tous les revenus du trésor royal. Il y eut donc 1500 douaniers et agents de la régie venus avec le groupe qui avait pris en entreprise ses ressources.

Ces relations ont passé donc dans un autre domaine : le domaine profitable à un roi avare, qui avait en vue avant tout ce qui est dû à la couronne et beaucoup moins ce qui peut profiter à ses sujets. On chansonnait en français ces agents du monopole, devenus bientôt odieux : la Chambre et les commissaires¹ qui „font le métier de corsaires²“.

Ainsi finit ce règne.

Si on a pu découvrir dans ce que je viens de dire, sur la base des sources authentiques et non sur celle des racontars qui ont toujours couru sur le compte du personnage, les qualités supérieures qui créent les vrais héros, devant lesquels les générations de tous les pays s'inclinent avec vénération, alors ma thèse n'est pas juste, ou bien mes moyens de la prouver ont été insuffisants.

Mais, si, d'un bout à l'autre, on a eu l'impression d'avoir affaire à un esprit prétentieux et superficiel, dur³, sacrifiant à la gloire tout le reste⁴, dyant un seul dieu : cette gloire, qui, au fond, n'était que la réclame, cette réclame dont il est l'un des

¹ De la Haye, de Launay ; Klopp, ouvr. cité, II, p. 108 et suiv.

² Koser, ouvr. cité, I, p. 81. Sur les ridicules prohibitions d'exportation, Moreau de Jonnés, ouvr. cité, p. 92. Application du système français des accises ; *ibid.*

³ „Brouiller et débrouiller les cartes, rejeter ses fautes sur autrui et faire passer un service requis pour un service rendu.“

⁴ „Je n'aime la guerre qu'à cause de la gloire.“ „La satisfaction de voir mon nom dans les journaux et plus tard aussi dans l'histoire.“ Mais „il faut qu'un général soit comédien“.

introduceurs dans le développement de l'histoire universelle, alors j'ai eu raison ¹.

Quant à l'idée qu'il avait de l'avenir, il m'est arrivé de trouver quelque chose qui est presque prophétique, peut-être pour le malheur de l'humanité ². Il a pensé, lui aussi, à la paix. Après avoir tant combattu, après avoir détruit son corps, après avoir faussé son esprit, après s'être créé des ennemis partout, il désirait, comme tous les grands conquérants, que rien de ce qu'il avait conquis ne soit arraché, pendant sa vie ou après, aux États Prussiens.

C'est la paix du boa constricteur ³, et il a été sans doute un des représentants les plus parfaits de cette catégorie dans l'humanité.

Or, voici la façon dont il concevait la paix, et je crois qu'on ne peut pas mieux finir, à une époque où tout le monde court après la paix, et surtout où ceux qui prétendent la servir ne font chaque jour qu'ajouter quelque chose aux inimitiés qui dressent les nations, beaucoup plus sages parfois que ceux qui les dirigent, les uns contre les autres :

„L'Europe ne sera qu'une république „république“ signifiait pour lui une association politique.

„L'Europe ne sera qu'une république composée de quelques grands États dont les haines ne pourront plus produire que des chocs légers et momentanés. Et les nations commenceront enfin à respirer...“

A respirer? Mais on se demande sous quel poids?..

¹ Cf. dans Moreau de Jonnés, ouvr. cité, ce passage de Frédéric : „Qui veut passer pour héros doit s'approcher hardiment du crime“. „Excellente ruse d'État“; Klopp, ouvr. cité, I, p. 165. Sa satisfaction de „communier du même corps eucharistique qui est la Pologne“; *ibid*, II, p. 81.

² Ainsi : „Si tel petit État qui se dit neutre est suspect, à tort ou à raison, d'être l'ami de l'ennemi, le Souverain doit commencer par mettre la main sur ce voisin paisible, sur la famille régnante, qu'il prendra en otage, et sur le prince lui-même, qu'il chassera de chez lui“. Conquérir de nouvelles frontières c'est „travailler sur le velours“.

³ „En fait de royaumes on prend quand on peut et on n'a jamais tort quand on n'est pas obligé de rendre.“ Même si on arrive à ce résultat, qu'il reconnaît lui-même : „Mes États sont des pièces rapportées“; Klopp, ouvr. cité, II, p. 331.

Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)